D

LES

D

Qui
de
Le

Revue
ſo

Par u

DISSERTATION
SUR
LES SUITES DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE,

Qui a obtenu en 1785 une mention honorable de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon.

Revue & corrigée pour le concours de l'année 1787, sous l'emblême d'un navire avec ces mots :

Orbem conjungit utrumque.

Par un Citoyen, ancien Syndic de la Chambre du Commerce de Lyon.



1787.



AVERTISSEMENT.

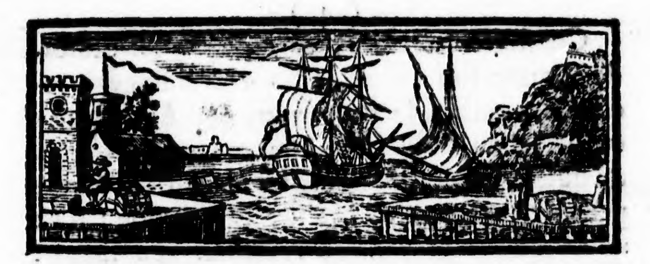
M. l'Abbé Raynal proposa en 1782 à l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon, & soumit à son jugement deux sujets à traiter au Concours; il fit en même-temps les fonds de deux prix à distribuer en 1783, l'un de 600 livres, relatif aux Manufactures de Lyon; l'autre de 1200 livres, sur les suites de la découverte de l'Amérique.

Les Ouvrages envoyés sur l'une & l'autre question n'ayant pas paru satisfaisans à l'Académie, elle se détermina à renvoyer la distribution de ces deux prix jusqu'en 1785.... A cette époque, elle adjugea à M. l'Abbé Bertholon, connu par d'excellens Ouvrages, le prix relatif aux Manufactures, & prorogea jusqu'en 1787 l'adjudication de celui destiné à la meilleure Dissertation sur les suites de la découverte de l'Amérique.

L'Académie se contenta de faire alors une mention honorable de trois Mémoires, dont deux avoient été envoyés au premier concours, & le troisieme avoit été présenté au second.

Ce même Mémoire, revu & corrigé par l'Auteur, a été remis au troisieme concours.

L'Académie, par des raisons sûrement très-respectables, a renoncé à la satisfaction d'adjuger ce prix. L'Auteur de ce Mémoire ayant en sa faveur les éloges donnés par l'Académie en 1785, persuadé d'ailleurs de la pureté des vues & de la morale contenues dans son Ouvrage, a cru devoir le rendre public par la voie de l'impression.



DISSERTATION

SUR

LES SUITES DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain?

S'il en résulte des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître? — S'il en résulte des maux, quels sont les moyens d'y remédier?

DISSERTATION ORATOIRE.



E tous les événemens politiques qui ont agité la surface du globe, occasionnés dans le génie des Nations & la maniere d'être des hommes, des révolutions extraordinaires, il n'en est point dans les annales du monde, qui puisse être comparé à celui de la découverte de l'Amérique.

Constater ses effets, en indiquer les causes, démontrer son utilité & ses désavantages ; rechercher enfin si la découverte de l'Amérique a été utile ou nuisible aux hommes, il est peu de questions plus intéressantes, la curiosité seule peut engager à en chercher la solution ; mais s'occuper des moyens de remédier aux maux, d'étendre & conserver les biens qui en sont résultés, c'est un projet qui ne peut être formé que par un philosophe ami des hommes : il est beau de concourir à son succès.

Demander si la découverte de l'Amérique a été utile ou nuisible aux hommes, c'est obliger celui qui ose tenter de résoudre ce problême, à se transporter sur les ailes de l'histoire aux temps de la premiere expédition de Colomb, à porter un œil philosophique sur l'un & l'autre hémisphere ; observer si à cette époque les hommes qui couvroient la terre étoient heureux ou malheureux, à planer ensuite en quelque sorte sur l'étendue du globe, & la succession des temps, & analysant les événemens qui ont été la suite de cette découverte, exposer de quelle maniere ils ont modifié depuis trois siecles les gouvernemens & les hommes dans les quatre parties du monde.

Demander d'indiquer les moyens d'augmenter & conserver les biens qui sont résultés de la découverte de l'Amérique, & de remédier aux maux qu'elle a procurés, c'est astreindre à faire naître de l'opposition des uns & des autres, des lumieres capables d'éclairer les hommes sur le plus grand de leurs intérêts, sur leur bonheur.

Mais comment prononcer ſur le bonheur ou ſur le malheur des hommes ? De quelle maniere en indiquer les cauſes ; en avoir une idée claire ? Lorſque les philoſophes, lorſque ces hommes profonds qui ont médité ſur leurs intérêts, & entrepris de les inſtruire, different entr'eux ſur l'eſſence de l'objet qu'ils veulent leur procurer, autant que ſur les moyens d'y parvenir ; lorſque les uns font conſiſter le bonheur dans les privations, & les autres dans les jouiſſances.

Décider cette queſtion ſeroit juger, ou du moins inſtruire un grand procès.

Irons-nous, en effet, chercher le bonheur dans la caverne infecte du Hottentot ? (1) & l'égalité dont il jouit avec ſes freres, nous engagera-t-elle à envier ſon ſort, aux dépens de l'ennui qui l'y accompagne, des incommodités qui l'environnent, & de la crainte des animaux féroces qui le menacent lui & ſes troupeaux ?

Nous enfoncerons-nous, pour atteindre le bonheur, dans les bois de l'Amérique ſeptentrionale ? & nous joindrons-nous à ſes ſauvages habitans pour pourſuivre, au travers des forêts & des précipices, les animaux dont la chair enfumée doit aſſouvir leur faim ? — Ou irons-nous ſous les climats glacés, côte à côte du Groënlandois dans un frêle canot, affronter les tempêtes & défier les monſtres de la mer pour nous abreuver de leur huile ?

Irons-nous habiter ces heureuſes contrées de l'Aſie, où la nature libérale fait naître ſous la

main de l'homme tout ce qui peut ſatisfaire ſes beſoins & flatter ſes goûts? Eſpérerons-nous y jouir du bonheur ſous la verge capricieuſe du deſpotiſme? . . . en proie aux vexations des Européens & des Muſulmans, Turcs, Tartares ou Malais.

Ou, ſans ſortir de l'Europe, regretterons-nous ces temps ſi vantés de nos peres, où la féodalité avoit hériſſé de châteaux toutes les collines, où les hommes qui n'opprimoient pas, devenoient la proie du brigand ou du défenſeur?

Ou ſatisfaits enfin d'exiſter ſur la fin du dix-huitieme ſiecle, nous féliciterons-nous de vivre ſous un gouvernement modéré, où ſi nous ſouffrons quelques injuſtices particulieres & momentanées, elles émanent des loix même faites pour notre ſûreté, où les arts aſſainiſſent, embelliſſent nos demeures, où les ſciences étendent notre exiſtence, où l'agriculture & le commerce nous préſentent les jouiſſances du monde entier, où le culte preſcrit des mœurs, où le préſent enfin offre un aſpect riant, & l'avenir une perſpective ſatisfaiſante?

Ce léger apperçu de ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme, ſans prononcer ſur le fond de la queſtion dont nous devons nous occuper, eſt aſſez déciſif pour nous préſenter un point de vue fixe, ſous lequel nous pouvons examiner l'état civil & politique des peuples ſur la fin du quinzieme ſiecle, & nous élever enſuite à la diſcuſſion intéreſſante qui nous eſt propoſée.

Pour mettre quelqu'ordre dans une dissertation qui embrasse des siecles, & s'étend sur l'univers, nous nous proposons de constater, par forme d'introduction, la maniere d'être des peuples & des gouvernemens des quatre parties du monde, à l'époque intéressante qui vit découvrir la derniere.

Nous passerons légérement sur l'Asie, qui a paru prendre un intérêt moins direct à cette découverte.

Nous jetterons un coup d'œil sur l'Afrique, dont les événemens plus uniformes demandent plus de réflexions que de récits. Nous serons forcés d'entrer dans des détails plus circonstanciés relativement à l'Europe & à l'Amérique; la premiere est un monde, dont les grands états forment les parties, & dont quelques-uns jouent le rôle principal dans un événement où la seconde a été le théâtre des révolutions qui ont reflué sur l'ancien hémisphere.

Nous nous proposons de présenter ensuite l'état des peuples de l'Amérique, d'après les notions que nous ont transmises les premiers navigateurs.

Obligés de retracer dans la premiere partie les scenes d'horreur produites dans les deux mondes, autant ou plus par l'espece de barbarie qui régnoit encore alors en Europe, que par la soif de l'or, nous discuterons le bien & le mal que les métaux & les productions de l'Amérique ont occasionnés aux hommes. Nous conviendrons que leur premier

uſage, funeſte au genre humain, donna un nouveau reſſort à la férocité qui caractériſoit encore les hommes du quinzieme ſiecle ; mais nous eſpérons démontrer, qu'en étendant le commerce, & facilitant tous les moyens de ſociabilité, d'aiſances, d'inſtructions, ils ont avancé la civiliſation, ajouté au bien être de l'homme dans tout l'univers, & ont fait naître toutes les ſources du bonheur momentané dont il eſt ſuſceptible.

Nous nous propoſons d'employer dans la ſeconde partie, tout ce que l'expoſition des biens & des maux, produits par la découverte de l'Amérique, aura pu fournir de lumieres pour atténuer les uns, conſerver & augmenter les autres, & rendre enfin cette découverte le moins préjudiciable & le plus utile poſſible.

Puiſſent nos efforts être utiles aux hommes, & déterminer les ſuffrages du corps littéraire, qui doit couronner le vainqueur!





INTRODUCTION
PRÉLIMINAIRE.

AVANT donc de discuter l'utilité & les avantages de la découverte de l'Amérique, & retirer de cette discussion les idées de comparaison & d'amélioration que nous nous proposons de présenter, nous croyons devoir constater la maniere d'être des hommes, à cette époque mémorable. Commençant par l'Asie, cette partie du monde que d'anciens monumens & des traditions authentiques nous font regarder comme le berceau du genre humain, soit que nous plaçions les premiers hommes sur les campagnes de Sennaar, soit que nous les supposions sur les plaines élevées de la Sogdiane; — *Nous dirons :*

Tous ces peuples fameux qui avoient ravagé ou cultivé une partie de l'Asie, Assyriens, Medes, Perses & Grecs, (2) ne subsistoient plus que dans les monumens ou les traditions; un foible reste de la domination romaine, resserrée sur les frontieres de l'Europe, venoit d'expirer sous les coups des Barbares qui avoient dévasté les provinces de cet empire, & partie de celles de ses premiers conquérans.

Depuis les bords de la mer Noire jusqu'au de là du Gange, la terre n'étoit cultivée que par des mains esclaves; tous les chefs-d'œuvre des arts, les dépôts même des sciences, fruits

de vingt ſiecles d'étude & de travail, avoient été brûlés, renverſés & enfouis.

La Perſe commençoit à reſpirer ſous l'empire des Abbaſſides ; les Indes à oublier les ravages des Tartares & des Patanes ; elles ſe défendoient encore contre les Portugais ou négocioient avec eux.

L'Egypte, deſtinée depuis tant de ſiecles à obéir à des Souverains étrangers, avoit perdu toute ſa gloire ; des hommes avilis ſur des terres fertiles devoient un reſte de civiliſation à un commerce qui échappoit de leurs mains.

Les côtes de l'Afrique floriſſantes autrefois ſous l'empire de Carthage & de Rome, ne préſentoient plus que les ruines & les cendres des villes que les Vandales & les Sarraſins avoient détruites ; le Maure & l'Arabe vivoient de leurs pirateries, ou erroient dans des déſerts couverts autrefois d'une immenſité de villes, & cultivés par des nations nombreuſes.

Les habitans du ſurplus de cette partie du monde, végétoient dans l'ignorance & l'inſouciance des autres hommes, ou reſſembloient à ces bons Ethiopiens, aux feſtins deſquels Homere envoyoit les dieux de ſon invention ; ils étoient heureux ſi l'on peut l'être ſous le joug du deſpotiſme, de l'ignorance & de la ſuperſtition.

L'Europe, diviſée en pluſieurs états ou régions, dont le langage, les mœurs & le climat paroiſſoient circonſcrire les bornes, exige de nous des recherches plus détaillées.

L'empire des Césars, ſous les armes deſquels on vit autrefois tomber entaſſés les républiques & les trônes, ne ſubſiſtoit plus que de nom dans les forêts de la Germanie. Quatre ſiecles d'une domination la plus avare & la plus révoltante avoient livré à des nations barbares l'Europe, une partie de l'Aſie & de l'Afrique, preſque dépeuplées & ſans défenſe.

L'ignorance, & à ſa ſuite la ſuperſtition, la férocité, l'eſclavage, l'anarchie & tous les maux qui l'accompagnent, avoient réduit la plus grande partie des peuples de l'Europe à un état ſi malheureux, que l'on auroit peine à ajouter foi à nos annales, ſi la compilation des loix & des coutumes qui l'ont régie & la régiſſent encore en partie, n'en étoit une preuve inconteſtable. (3)

Le chriſtianiſme avoit tant ſoit peu adouci les hommes féroces qui ravageoient l'Europe; la folie des croiſades avoit délivré ce continent de ces hommes de fer & de ſang qui la rempliſſoient de meurtres & la déſoloient par le viol & les rapines. — Des hommes dévoués par état à la pauvreté, à la priere, avoient profité du vertige de ces nobles dangereux pour acquérir leurs domaines; l'humanité avoit pu reſpirer à l'ombre de l'autel ſur les terres de l'égliſe cultivées en paix : mais la ſublimité des dogmes du chriſtianiſme, la douceur de ſa morale n'oppoſoient que de foibles barrieres à des ames féroces. — La morale la plus pure, des myſteres auguſtes avoient été défigurés en voulant les étayer par des

pratiques ridicules & des miracles souvent apochryphes.

Les dignités de l'église passant dans la suite avec de vastes possessions sur la tête des nobles, avoient pris la teinte de leur caractere ; (4) on avoit vu les pontifes commander les armées, & le glaive à la main ordonner le meurtre & l'incendie.

L'ignorance & la superstition avoient enfanté des légions de diables & de sorciers : les uns dévoroient les épis que la nielle avoit infectés ; les autres faisoient pleuvoir la grêle ou envoyoient des chenilles & des sauterelles pour se venger de leurs ennemis. — Depuis le tambour du Lappon jusqu'aux baguettes des magiciens de l'Italie, au sabat des sorciers de France & d'Espagne, tout étoit enchantemens, magie, sortilege ; & malgré l'indigence où croupissoient ces hommes supérieurs qui disposoient des élémens, connoissoient le passé, le présent, & conjecturoient l'avenir, on s'obstinoit à compter les sorciers (5) par milliers ; les saints & les esprits infernaux intervenoient en tout chez des hommes qui les jouoient par piété.

POLITIQUE. (6)

L'état politique de l'Europe, étoit dans la plus étrange confusion ; les traités & les alliances étoient des leçons publiques de perfidie & de trahison ; le parjure, le poison, les assassinats étoient les instrumens de la politique des grands ; les sermens les plus solemnels ne lioient jamais les hautes parties contractantes, lorsqu'il se présentoit une occasion d'éluder

ou d'enfreindre des conditions qui paroiſſoient onéreuſes.

Mœurs.

Quelles pouvoient être les mœurs du commun des hommes ? lorſque les chefs étoient perfides & livrés à toutes leurs paſſions, lorſque l'ivrognerie & l'incontinence étoient preſque des vertus, lorſque les femmes du premier rang faiſoient rougir la pudeur de l'hiſtoire par la publicité de leurs dereglémens, lorſque la débauche avoit pénétré dans le ſanctuaire, lorſqu'elle excitoit envain les réclamations des conciles & des Souverains !... Les ſtatuts de la chevalerie qui obligeoient eſſentiellement les initiés à défendre l'honneur des dames, prouvent autant la dépravation des mœurs que l'impuiſſance des loix.

Droit public.

Quelques villes avoient acquis la liberté avec le droit de bourgeoiſie ; mais les campagnes, dans la plus grande partie de l'Europe n'offroit que des ſeigneurs & des ſerfs, des oppreſſeurs & des opprimés. Les poſſeſſions, les récoltes, la vie, l'innocence ſans ceſſe expoſées, laiſſoient peu de reſſort à l'ame des cultivateurs & des artiſans ; les ſerfs déſertoient les campagnes pour peupler les cloîtres, & pour recouvrer la liberté naturelle, s'impoſoient le joug le plus contradictoire à la nature. (7)

Jurisprudence et droit civil.

Des ſeigneurs haut-juſticiers qui ne ſavoient pas lire, commettoient le premier clerc, ſouvent le plus intriguant de leurs domeſtiques, pour préſider les pairs de leurs terres, écouter les témoins, appliquer des coutumes rurales aux

faits contestés. — Envain avoit-on retrouvé partie des codes Justinien, Théodosien, des loix des douze Tables, &c. &c. Envain les enseignoit-on dans quelques universités . . . elles pouvoient trouver leur application dans quelques cours souveraines; mais les loix romaines étoient trop en contradiction avec les coutumes locales, trop au-dessus des connoissances générales pour être de quelque utilité dans les tribunaux du second ordre. . . . Eh! comment des juges, tels qu'ils existoient dans les cours des seigneurs, eussent-ils pu se tirer du dédale des loix Romaines, des Décrétales, des loix Ripuaires, Saliques, Gothes, Normandes, des Capitulaires, des Ordonnances, & du Conflit perpétuel des loix civiles & ecclésiastiques?

Le combat, (8) les épreuves de l'eau & du feu avoient long-temps terminé les procès: on avoit conservé le serment; des témoins ou des coutumes de traditions applanissoient les difficultés.

MÉDECINE.

La médecine, confondue avec l'astrologie judiciaire, étoit dans une grande partie de l'Europe, inférieure à celle des jongleurs de l'Amérique. — Quelques exemplaires d'Hippocrate, d'Aristote, de Gallien, échappés aux ravages des Sarrasins & des Lombards, dénaturés par les commentaires Arabes, quelques connoissances dans l'art de guérir perpétuées dans des familles juives, (9) avoient fructifié dans le Levant, en Afrique, en Espagne, en Italie, & dans les provinces méridionales de la France; le reste de l'Europe ne connoissoit

de cet art divin que quelques formules, la plupart absurdes ou superstitieuses, & quelques beaumes pour les blessures.

Les livres étoient de la plus grande rareté en Europe. Les bibliotheques des Souverains étoient composées de romans de chevalerie, de livres de secrets mystérieux, d'homélies, de chroniques écrites dans les cloîtres, & de quelques mauvaises traductions : on y trouvoit à peine un exemplaire correct des bons écrivains de la Grece & de Rome ; on commençoit seulement à en faire des collections en Italie.

LIVRES ET LITTÉRATURE.

L'éloquence, chargée d'allégorie & de prétendus ornemens, défigurée par mille citations & digressions étrangeres, étoit aussi barbare que l'élocution qui empruntoit ses expressions & la tournure de ses phrases, des langues Grecque, Latine, Tudesque, de tous les dialectes des Gaules & des nations du nord.

De toutes les contrées de l'Europe, l'Italie seule possédoit des Poëtes qui faisoient sentir quelques-unes des beautés des Virgile & des Tibulle.

ARTS.

Tous les arts que l'Egypte, la Grece & Rome avoient fait fleurir, ou étoient oubliés ou ne faisoient que renaître en Italie, où des liaisons avec les Grecs, un commerce, une navigation & des richesses avoient avancé la civilisation, adouci les mœurs & préparé le génie aux plus favorables révolutions.

Par-tout ailleurs, l'architecture & la sculpture, livrées à un goût bizarre, avoient abandonné

ces belles formes de la Grece. — La majeſté des colonnes & des portiques étoit remplacée dans les temples par des faiſceaux de colonnes & des ſéries de ſtatues ſans proportion & ſans goût ; le coup-d'œil déſagréable des voûtes n'étoit racheté que par des hardieſſes & des ornemens barbares. Les palais des grands ne différoient des maiſons particulieres que par l'épaiſſeur, la hauteur des murailles & des tours, ou le nombre des appartemens.

Manufactures.

Naples, Gênes, Veniſe avoient enlevé à la Grece & à l'Egypte quelques manufactures ; la Flandre fabriquoit des tapiſſeries dont les deſſins, ſans perſpective & ſans proportions, déceloient l'ignorance des artiſtes & la ruſticité de leurs modeles. — Les dames & les chevaliers qui vouloient briller dans les fêtes & les tournois, étoient réduits à couvrir les étoffes communes dont ils s'habilloient, de boutons & de plaques d'or & d'argent.

Navigation, commerce.

De toutes les mers, la Méditerranée étoit preſque la ſeule fréquentée par les flottes de l'Eſpagne, de l'Italie & de Marſeille ; Gênes, Veniſe, Piſe dominoient ſur la Méditerranée ; leur concurrence avoit anéanti la marine des Grecs, & luttoit contre celle des Sarraſins & des Turcs : envain les Danois bravant ſur des bateaux les mers les plus orageuſes, avoient montré aux Nations que l'Océan n'étoit pas indomptable ; aucun des peuples qui regnent aujourd'hui ſur les mers n'oſoit s'écarter des côtes.

Le cours des rivieres étoit obſtrué par les

éclufes

écluſes des moulins ou les beſoins de la pêche ; les chauſſées & les chemins dont les Romains avoient percé toute l'Europe, étoient dégradés, on les cherchoit dans les forêts & les marécages ; (10) on n'avoit ouvert ou réparé aucune nouvelle route ; le commerce intérieur étoit auſſi foible que les communications étoient difficiles & dangereuſes.... les beſoins & l'avarice des Souverains & des Seigneurs leur avoient fait imaginer des foires (11).... Pour ſoutenir ces établiſſemens qui faiſoient fleurir leur territoire, ils ſuſpendoient à ces époques les concuſſions dont ils accabloient les commerçans en toute autre circonſtance.

Voyageant alors en caravannes pour ſe défendre des brigands & s'arracher des chemins, les marchands traînoient à leur ſuite des baladins & des farceurs. Un peuple ſtupide venoit dans ces foires repaître ſes yeux, & ſe pourvoir de marchandiſes groſſieres, contre leſquelles les détracteurs du luxe de ces temps malheureux s'élevoient dans les chaires, anathématiſoient les farceurs, & leur oppoſoient dans les temples même des farces plus ridicules encore dont le ſcandale préparoit la ſciſſion funeſte, qui déchira l'égliſe, ébranla les trônes & mit en feu preſque toute l'Europe.

ART MILITAIRE.

Quoique la guerre fût l'état habituel de l'homme, quoique ce fût ce qu'il ſavoit faire le mieux, quoique l'Europe eût eu des Cid, des Alphonſe, des Edouard, des Dugueſclin ; l'art militaire étoit bien éloigné du point de perfection où il eſt parvenu depuis. Les

Souverains entretenoient peu ou point de troupes reglées, ils n'avoient point d'infanterie disciplinée, la tactique des anciens étoit ignorée des généraux dont plusieurs ne savoient pas lire, une gendarmerie presque invulnérable qui chargeoit avec impétuosité, terrassoit l'ennemi ou étoit rompue sans pouvoir se rallier, faisoit toute la force des armées. — L'art de fortifier les places, de faire les sieges, le talent de faire subsister de grands corps de troupes, d'établir, de former des magasins, étoient inconnus; le soldat vivoit de pillages, leurs capitaines sans subordination, souvent sans autorité, les partageoient.

FAMINE.

La famine suivoit réguliérement les grandes dévastations, suites ou effets indispensables des guerres. — Des provinces sans communications, des rivieres sans navigateurs laissoient corrompre des amas de grains sur les frontieres d'autres provinces qui éprouvoient la plus cruelle disette. Ce que de faux systêmes enfantés par des paradoxes ou l'avidité de gens puissans, ont occasionné dans des siecles plus policés, étoit nécessité alors par l'ignorance des ressources de l'agriculture, & encore plus par l'impossibilité des transports.

PESTES ET ÉPIDÉMIES.

Chaque siecle étoit remarquable par plusieurs pestes soit épidémies, autre effet malheureux des guerres; indépendamment des suites de la disette qui ne laissoit d'autre choix à l'homme affamé que de périr de faim ou de recourir à des alimens corrompus ou dangereux; les fossés des châteaux & des villes, les rues resserrées

tortueuses, non pavées, sans écoulement, étoient aussi dangereux pour les hommes qui s'y réfugioient que la foiblesse des hameaux qui étoient brûlés à la premiere course du Seigneur voisin.

Quelle pouvoit être la population de l'Europe au milieu des armes & des ravages, lorsque la France, l'Allemagne & les Pays-Bas étoient encore couverts de forêts ou infectés de marécages, lorsqu'une partie de l'Italie, infestée par de petits tyrans, étoit déchirée par des factions irréconciliables, lorsque les royaumes de l'Espagne étoient toujours en armes contre eux-même ou contre les Maures, lorsque l'Angleterre s'épuisoit d'hommes & d'argent pour ravager l'Ecosse & la France, lorsque ses peuples s'égorgeoient pour le choix des tyrans ?

POPULATION.

Gardons-nous de juger du nombre des habitans de l'Europe par celui de ses soldats ; ce seroit juger de la population de la Tartarie par les armées de Zingis ou de Timurlen. — C'est par la culture des terres, pat le nombre & le commerce des villes, par la prospérité des arts, par la sûreté de l'homme tranquille sous l'égide des loix, que l'on peut apprécier le nombre des habitans d'une contrée.

Mais lorsque la chasse peut nourrir partie d'une nation, lorsque le cultivateur & l'artiste ne sont pas sûrs de semer, de travailler pour eux, lorsque l'homme n'est pas assuré de son existence, lorsque sa femme, ses enfans peuvent lui être enlevés, & livrés au caprice de l'homme puissant, on peut affirmer sans

dénombrement que des états où l'homme eſt ſi peu reſpecté, ne peuvent être peuplés, quelque fécondité que l'on ſuppoſe dans les femmes de ces climats.

Nous devons conclure encore que l'Europe aujourd'hui ſi puiſſante par la multitude de ſes habitans, par ſes cultures, par ſon commerce, ſes arts, ſes flottes, par le nombre & la grandeur de ſes villes, étoit à l'Italie près dans le cours du quinzieme ſiecle, dans un état de foibleſſe & de déſolation.

GOUVERNEMENT.

La ſource de ſes maux étoit dans les vices du gouvernement, l'autorité ſouveraine trop peu reſpectée, ne pouvoit faire parler les loix; le défaut de métaux & de numéraire, ne permettoit pas de faire uſage de la force pour les faire obſerver par des vaſſaux puiſſans, qui, réfugiés dans leurs fortereſſes, bravoient les Souverains & opprimoient les peuples; l'anarchie étoit le fléau de l'Europe, elle en avoit banni la liberté.

Les Souverains de la Ruſſie qui devoient gouverner un jour avec tant de gloire, chancelans alors ſur un trône enſanglanté, ne croyoient pouvoir prévenir leur chûte que par le meurtre de leurs principaux Boïards, ou par des expéditions militaires, dont le but étoit moins de diſputer des déſerts aux Tartares, que de donner un aliment à la férocité inquiete des chefs de leurs milices.

Le Danemarck & la Suede n'envoyoient plus leurs hordes redoutables ravager les côtes de France, d'Angleterre & des Pays-Bas; mais

le traité de Kaimar, qui devoient unir les trois couronnes, avoit appellé la discorde & allumé des guerres éternelles ; les Rois, les Administrateurs, le Clergé, la Noblesse, l'ordre des paysans, acharnés les uns contre les autres, tournoient contre eux-mêmes ces armes qui avoient autrefois brisé les fers, dont Rome avoit accablé le monde.

L'Allemagne, si l'on en excepte les villes anséatiques & impériales, étoit toute entiere sous le joug des loix féodales, elle en éprouvoit tous les maux. Les Empereurs tour à tour oppresseurs ou opprimés, avoient toujours les armes à la main ; la guerre ou la chasse étoient les occupations des nobles, le peuple étoit dans l'esclavage ou dans les camps.

L'Allemagne néanmoins avoit un commerce, elle exploitoit des mines, elle avoit des universités ; mais une agriculture négligée, une disette de manufactures, un langage ignoré du reste de l'Europe, des forêts immenses, des montagnes élevées, un climat rude, toutes les suites du gouvernement féodal avoient mis un intervalle de plusieurs siecles entre la civilisation de ce vaste continent & celle de l'Italie.

La Hollande destinée à faire un jour le commerce du monde, n'avoit pas encore levé sa tête libre au-dessus de ses marais.

Le Salomon de l'Angleterre, occupé à guérir les plaies que tant de guerres civiles & étrangeres avoient faites à son peuple, préparoit seulement la gloire de sa nation. Ce pavillon de la Grande-Bretagne, qui devoit dans la

fuite régner fur l'océan, n'ofoit pas s'écarter de la Manche. Ses côtes étoient encore tributaires de la marine du nord & des Pays-Bas.

Ceux-ci, affujettis à des Princes étrangers depuis qu'ils avoient paffé fucceffivement fous la domination des maifons de Bourgogne & d'Autriche, bornoient leur ambition au fuccès de leurs manufactures ; le commerce & l'aifance y avoient multiplié des hommes robuftes, y avoient appellé les arts, la peinture à l'huile, & préparé les Van-Eick, les Rubens & les Van-Dick.

La France, à peine débarraffée des guerres cruelles que l'Angleterre avoit allumées dans fon fein, penfoit déja à conquérir l'Italie, à faire des ligues avec l'Allemagne. Elle n'avoit donné aucune attention à la découverte des ifles Canaries, occupées en 1408 par Jean de Bethancour. Envain Jacques Cœur, peut-être auffi utile à la gloire de Charles que les généraux qui illuftrerent fon regne, avoit fait connoître les avantages d'un commerce maritime : cette étincelle de profpérité que l'on avoit cherché à étouffer de fon vivant, s'étoit éteinte avec lui dans l'ifle de Chypre où l'ignorance, l'envie & l'avarice l'avoient pourfuivi.

L'Italie, dont les François, (tantôt alliés, tantôt ennemis des Empereurs), fe difputoient avec l'Efpagne & les Pontifes, la domination & les dépouilles, étoit déchirée par une multitude de factions ; mais fon climat, les débris de fes chefs-d'œuvre, le fouvenir de fes arts &

de sa gloire, avoient adouci les mœurs des Huns, des Goths & des Lombards.

Une poignée de fugitifs cherchant son salut dans les lagunes du golphe Adriatique, y avoit trouvé la liberté, le commerce & des richesses; ils y avoient fondé une république puissante.

Gênes, sa rivale, Pise, Naples, Florence faisoient avec Venise tout le commerce de l'Europe avec l'Asie; le commerce qui mene à sa suite les arts & les sciences avoit appellé en Italie des essains de Grecs fugitifs, qui ornerent sa littérature des chefs-d'œuvre d'Athenes & de Constantinople, & firent connoître des modeles dans tous les genres.

L'Italie excelloit dans la poésie, la jurisprudence & les arts dont les autres nations balbutioient encore les principes. . . . Marc-Paolo, Vénitien, étoit allé à la Chine dès le treizieme siecle; & si l'Italie, moins occupée de son commerce du levant, moins divisée entre une multitude de petits états, jaloux de leur agrandissement réciproque, eût appartenu à un seul Souverain, l'Italie eût conquis l'Amérique; un Génois eut la gloire de la découvrir . . . . mais il porta loin de sa patrie une découverte qui auroit balancé les pertes que la connoissance du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance, lui préparoit.

L'océan Indien étoit prêt à s'ouvrir & à soumettre ses tempêtes au génie infatiguable des Portugais . . . quatre-vingts ans de paix avoient permis au plus petit royaume de l'Europe de

découvrir la côte occidentale de l'Afrique & d'y faire des établiſſemens.

Aguerri par pluſieurs ſiecles d'hoſtilités contre les Maures, accoutumé à la mer par de longues navigations ſur les côtes d'Afrique, le Portugal alloit porter dans l'Inde l'eſprit de commerce & le génie de la guerre, il commençoit à jeter un éclat au-delà de toute eſpérance, ſes conquêtes & ſon commerce l'élevoient au rang des grandes puiſſances, les arts & les ſciences s'y naturaliſoient, le chantre de l'Odiſſée étoit près d'y trouver un rival dans le Camoëns; Lisbonne devenoit l'entrepôt de l'univers, & l'Italie qui étoit le centre du monde connu, alloit être reléguée à l'extrémité.

Huit ſiecles de guerres contre les Maures avoient renouvellé en Eſpagne le génie militaire des anciens Celtibériens, des belliqueux Cantabres & des Goths; à cette vigueur de courage qui rend capables des grandes choſes, ſe joignoient les connoiſſances apportées par les Arabes, les Maures & les liaiſons de l'Eſpagne avec l'Italie.

Toutes les couronnes de l'Eſpagne réunies avec celles de Naples & de Sicile ſur la tête de Ferdinand & d'Iſabelle, leur avoient facilité les moyens d'aſſujettir le reſte des Maures, dont l'induſtrie & les travaux avoient vivifié leurs états.... Les relations de l'Eſpagne avec ſes royaumes d'Italie l'avoient fait participer au commerce & aux arts de cette partie de l'Europe; l'étendue de ſes côtes ſur les deux mers, le commerce, les voyages, les ſecours

réciproques avoient dû porter ſa marine à un état floriſſant; de tous les états de l'Europe, l'Eſpagne ſeule, par l'enſemble de ſes connoiſſances & de ſes poſſeſſions, étoit dans le cas d'entreprendre la découverte & la conquête de l'Amérique; Iſabelle cependant n'accorda à Colomb, rebuté par ſa patrie, & les plus grandes puiſſances maritimes de l'Europe que trois petits navires qu'un armateur Génois auroit pu lui fournir.

Il part de Palos, arrive aux Lucaïes, un monde nouveau ſe préſente aux yeux des Caſtillans. Le ciel eſt changé pour eux, ils voient des arbres, des animaux, des hommes extraordinaires.

La même eſpece d'hommes habitoit les iſles ſucceſſivement découvertes, il ne paroiſſoit de différence dans leurs uſages que celle néceſſairement produite par la priorité d'habitation, l'étendue des iſles & le nombre des inſulaires, leur civiliſation étoit ordinairement en raiſon de l'ancienneté & de la quotité des habitans, ils ſe reſſembloient d'ailleurs par la taille, la forme, la force, le génie de leur langue, & par les mœurs.

Une hutte renfermoit la famille, compoſée de pluſieurs générations, le nombre des femmes excédoit aſſez généralement celui des hommes, la polygamie étoit en uſage.

L'homme qui avoit pourvu par la chaſſe ou la pêche à la ſubſiſtance commune, paſſoit les jours entiers dans une inaction qui faiſoit ſes délices, & abandonnoit à la femme les ſoins

domestiques aussi bornés que leurs désirs ; une natte, un arc, des traits, un filet ou une ligne composoient tous leurs meubles, des plumes, quelques coquilles, une pipe étoient leurs richesses.

Mélancoliques, doux, hospitaliers, aimant le repos & la danse, plus agiles que robustes, qui n'eût cru, à voir ces insulaires, qu'ils étoient les hommes les plus pacifiques? — Les Caraïbes cependant faisoient la guerre, & la guerre la plus cruelle, ils alloient dans des canots faire des courses jusques sur le continent ; non, comme ces prétendus héros de la Grece, les Pirithoüs, les Théfé, les Minos, pour enlever des troupeaux & emmener des esclaves, mais pour faire des prisonniers & les manger comme *Antiphates & ses Lestrigons*..... L'homme, sans ambition, sans besoins, l'homme si vanté de la nature, en est-il donc encore l'animal le plus féroce !

Plusieurs voyages n'avoient donné connoissance que des isles de l'Archipel Américain, elles devoient border un continent, Colomb l'apperçoit, mais Améric Vespuce y aborde & donne son nom à la moitié du globe.

Le monde nouveau que les Castillans venoient de découvrir, se présentoit à eux sous l'aspect de deux vastes continens, réunis par un isthme, qui les distingua dans la suite sous le nom d'Amérique méridionale & Amérique septentrionale.

Des hommes y habitoient : il est intéressant

de les connoître, notre plan même rend cette recherche indispensable.

Les habitans de l'une & l'autre partie étoient comme dans l'ancien monde, modifiés par le climat. On les trouvoit graduellement plus robustes, plus guerriers au nord, moins forts, plus pacifiques au midi. — Jusqu'aux deux extrémités où la race humaine, resserrée par des froids excessifs, paroissoit ne pouvoir se développer.... Dans toute l'Amérique méridionale les Castillans ne trouverent qu'un seul état de quelque étendue. La partie septentrionale ne leur offrit que le Mexique.

Auprès de cet Empire subsistoit une république policée ; plus loin au nord, l'intérieur du pays n'étoit, ainsi que les côtes, habité que par des peuplades qui vivoient de leur chasse & de leur pêche, dont les hommes occupés à courre les bois pour assouvir le besoin toujours renaissant de la faim, rentroient dans le plus grand repos, lorsqu'ils y avoient pourvu ou n'en sortoient que pour aller au loin, massacrer & manger d'autres hommes, contre lesquels une jalousie de chasse les avoit armés.

Le Mexique seul & la république de Tlascala, offroient une police & des arts. Cette derniere sur-tout avoit des mœurs, une religion, des loix. Les Tlascalteques avoient une patrie, ils l'aimoient, ils la défendoient contre l'Empereur du Mexique, qui commandoit à une multitude de Satrapes, dont les efforts réunis n'avoient pu abattre ces fiers républicains.... Semblables à ces anciens Spartiates, qui, dans

les beaux ſiecles de la Grece, tenoient en échec le grand Roi avec une poignée de héros ; Tlaſcala comme Sparte défendoit ſa liberté, & triomphoit de l'orgueil & du nombre des Mexiquains.

Ceux-ci habitoient auſſi des villes. — Une capitale grande & bien peuplée s'élevoit au milieu d'un lac, communiquoit aux campagnes & aux villes voiſines par des chauſſées qui auroient fait honneur aux peuples de l'Europe.

Un Empereur deſpote n'y devoit des égards qu'aux miniſtres des plus cruelles divinités que l'homme inſenſé ait pu ſe choiſir.

Le pays de Chanaan, la Tauride ni Carthage n'en eurent jamais de plus ſanguinaires. Les Dieux ont faim, diſoient les prêtres à l'Empeureur ; les Dieux ont faim, & la guerre étoit déclarée : malheur alors aux infortunés que le ſort des armes rendoit priſonniers, égorgés ſur l'autel du Dieu de la guerre, leur ſang teignoit ſon ſimulacre & leur corps ſervoit de pâture à ſes prêtres, à l'Empereur, à ſes guerriers.

Toutes les petites peuplades de l'Amérique méridionale, ſemblables à ces eſſains de peuples naiſſans, qui s'étendoient dans l'Aſie mineure au temps des patriarches, avoient les mêmes mœurs à l'énergie près que celles de de l'Amérique ſeptentrionale, même éloignement du travail, même ignorance, mêmes inclinations ; la température ſeule du climat y mettoit quelque différence.

Un cordon formé par les plus hautes montagnes de la terre les séparoit d'un état policé.... Un Empereur demi-Dieu y commandoit moins en souverain qu'en pere; révéré comme fils du soleil, il ne faisoit sentir son influence que par des bienfaits.

Les Péruviens avec des haches & des outils de bois dur ou de pierre, bâtissoient des maisons & des temples, dirigeoieut le cours des eaux, pavoient de grandes routes d'une extrémité de l'empire à l'autre. Ils avoient une police plutôt qu'un corps de loix; des usages plutòt que des ordonnances régissoient l'empire. Ils avoient tous pour principes, la douceur, le désintéressement, la bienfaisance, le respect pour les vieillards.

L'amovibilité annuelle des possessions avoit banni du Pérou l'ambition & l'avarice. Le premier des Incas avoit opéré sans artifice & sans contrainte dans un empire naissant, ce que Licurgue n'avoit pu obtenir que par surprise & avec violence dans une petite ville policée depuis plusieurs siecles.

Les Incas faisoient aussi la guerre, mais rarement leurs armes étoient teintes du sang de leurs ennemis. Ils ne combattoient que pour faire des hommes de tous les sauvages qui les avoisinoient.... Ainsi nous peint-on dans les temps héroïques de l'ancien monde, Triptoleme forçant les sauvages de l'Attique à vivre en société, ou Bacchus vainqueur des Indes attelant des tigres à son char; c'étoient des hommes qu'il avoit apprivoisés.

Tel étoit l'état des peuples qui habitoient les isles & les deux continens de l'Amérique, à l'époque de leur découverte par les Castillans... Essayons de décrire les changemens que l'arrivée successive des Européens a opéré parmi eux, ceux qu'elle a oocasionnés en Europe, & par elle dans les autres parties du monde.





PREMIERE PARTIE.

COLOMB, embarqué à Palos, voguoit ſur des mers inconnues, il ne tarda pas à éprouver toutes les mutineries que l'inſubordination pouvoit faire naître parmi des marins à l'égard d'un étranger regardé comme un avanturier. — Des ſignes qui n'auroient fait ſur tout autre qu'une légere impreſſion, l'autoriſent à leur promettre le terme prochain de leur courſe. — Il ne ſe trompe point, & l'iſle de Guanahani eſt ſon ſauveur.

Qui pourroit peindre l'étonnement réciproque des Inſulaires & des nouveaux Argonautes ? Ceux-ci apperçoivent ſur le rivage, aux travers d'une multitude d'arbres inconnus, des hommes nus, couleur de cuivre, qui, revenus des premieres impreſſions de l'étonnement & de la frayeur, facilitent leur deſcente, s'empreſſent autour d'eux, les portent ſur leurs épaules, leur offrent avec empreſſement leurs petites richeſſes.

Ceux-là voient avancer au travers des flots des eſpeces de monſtres, qui vomiſſent ſur leurs côtes des hommes blancs & barbus, dont le vêtement, le langage, la diſcipline & les armes prolongent leur ſurpriſe.

Toutes les relations atteſtent que l'étonnement mutuel n'occaſionna, dans les premieres entrevues, que des traitemens humains.

Le beſoin de repos & de nourriture fraîches rendit les Caſtillans civils ; l'étonnement des Caraïbes ne ſe manifeſta que par la vénération & la bienfaiſance, & l'on a lieu de croire que ſi les équipages de Colomb euſſent été compoſés non de l'élite de la nation, mais ſeulement d'hommes ordinaires, la paix & le bonheur des deux mondes euſſent été cimentés, dès l'époque à laquelle ils s'étoient approchés.

Que ne devoit pas attendre l'Europe de ces Caſtillans magnanimes, qui avoient reconquis leur patrie ſur les Maures, en donnant les preuves les plus ſignalées de courage & de vertu, dont la galanterie *chevalereſque* avoit poli, adouci, ennobli les mœurs ?... Mais les compagnons de Colomb, compoſés de matelots rudes & groſſiers, arrivant chez des nations qui cultivoient peu, eurent bientôt épuiſé tout leur ſuperflu, ils voulurent leur arracher le néceſſaire. L'avarice ſe joignit au beſoin impérieux de la faim ; ils apperçurent de l'or dans la parure des Inſulaires, la ſoif de ce métal auſſi funeſte qu'utile s'empara des ſauvages de l'Europe, ils ne virent plus dans leurs hôtes nus & cuivrés que des idolâtres qu'il falloit égorger.

Colomb fut plus malheureux encore à l'époque des voyages ſuivans ; l'enthouſiaſme que le premier avoit occaſionné, s'étoit ralenti ; la jalouſie contre un étranger, l'averſion de l'ordre & de la diſcipline qu'il entendoit établir parmi les matelots & les Colons, ouvrant les yeux ſur la couleur & les infirmités des navigateurs, produiſirent des réflexions négatives chez tous ceux

qui,

qui, par la facilité de vivre dans leur patrie, préféroient la santé aux richesses, leur sûreté à la crainte de périr dans une expédition éloignée.

Obligé de prendre dans les maisons de force des hommes flétris par leurs crimes, de les arracher à des supplices mérités; Colomb composa ses équipages de la lie & de l'écume de tous les royaumes de l'Espagne.

Que pouvoit-on attendre, à deux mille lieues de leur patrie, de gens qui n'avoient pas craint de se souiller de tous les crimes sous les yeux de leurs concitoyens?

Les fureurs du fanatisme, unies dans les mêmes hommes aux vices les plus honteux, en firent des monstres de cruauté. L'avarice & la superstition persuaderent aux Castillans que les peuples de l'Amérique, semblables aux anciens habitans de la terre de Chanaan, à l'égard des Israëlites, leur avoient été livrés pour être exterminés: leurs Caciques & leurs Rois étoient des Balac, des Séhon & des Og dévoués à l'anathême, les peuples des victimes destinées au glaive & aux flammes.

A la soif de l'or, au fanatisme, les conquérans du Nouveau-Monde allierent une politique atroce qui porta ses mains sacrileges sur les Souverains. Montézuma fut mis aux fers dans son propre palais, son successeur fut couché sur des charbons ardens; Athualipa périt dans les supplices; les Caciques, attachés au poteau, expirerent dans les flammes en blasphémant le nom du Dieu des Chrétiens.

Les maux de l'humanité dans le Nouveau-Monde ne finirent pas à l'époque de sa conquête ; les barbares qui avoient massacré les peuples de l'archipel & du continent, avoient péri en partie par les naufrages, les maladies, les fatigues, les armes des Américains ou les leurs propres ; partie gorgés de richesses, s'étoient empressés de retourner dans leur patrie, étaler aux yeux de leurs compatriotes une opulence qui allumoit leur avarice ; ils étoient aussi-tôt remplacés par des essaims de brigands que la soif de l'or dévoroit & poussoit dans le Nouveau-Monde, comme autrefois les nations du nord en Europe & en Asie.

Le Mexiquain, le Péruvien qui avoient cru se soustraire à la cupidité de leurs féroces persécuteurs en enfouissant leurs trésors, furent trompés dans leur attente, ils augmenterent leurs maux & les porterent à leur comble. Les peuples entiers furent enlevés & partagés entre les conquérans, pour ramasser les métaux dans le lit des torrens ; ils furent précipités dans les entrailles de la terre pour en arracher le minérai ; l'impuissance & la plainte furent traités de révolte ; les travaux excessifs, le défaut de nourritures, les traitemens cruels, les outrages de toute espece avoient anéanti les nations entieres ; la soif de l'or subsistoit ; les fondemens éternels sur lesquels reposoient les montagnes, renfermoient des trésors ; il manquoit d'hommes pour les en arracher ; les isles furent dépeuplées pour fouiller le continent ; les malheureux Américains, excédés de fatigues, tomboient sur des tas d'or

& de minérai ; le besoin d'alimens fit conserver les restes d'un peuple plus propre à l'agriculture qu'aux travaux des mines.

D'après le caractere des conquérans, d'après la jalousie contre Charles-Quint, d'après la haine que son fils inspira à l'Europe, l'histoire n'a pas craint d'avancer que les Castillans avoient fait périr à Saint Domingue seul un million d'habitans, qu'ils avoient commis des barbaries proportionnées à la Jamaïque, à Cuba, à la Trinité, &c. &c. qu'à l'exception de quelques Péruviens, échappés aux premieres fureurs de la conquête ou aux travaux des mines, tout ce peuple avoit péri ; que la victoire achetée plus chérement au Mexique, avoit été suivie d'une partie des mêmes horreurs, qu'une immensité de petits peuples avoit disparu de dessus la surface de la terre ; on nous peint enfin les conquérans de l'Amérique comme des tigres altérés de sang qui, dans les Antilles, & depuis le Chili jusqu'à la Californie, ont fait périr plus de trente millions d'hommes.

Ces clameurs ont retenti dans toute l'Europe, elles n'ont pas été contredites par les Castillaus, soit qu'ils les aient ignorées, soit qu'ils aient dédaigné de comparoître devant le tribunal de l'histoire, soit enfin que les exagérations de leurs ennemis n'aient excité que leurs mépris, ou que l'aveu d'une partie leur parût déja trop humiliant.

Quoique nous soyons persuadés que le récit de ces meurtres ait été très-exagéré ; quoique les deux continens & les isles de l'Amérique ne

continssent pas, lors de la découverte, la moitié des individus que l'on prétend avoir été égorgés par les Espagnols, (12) les mœurs des conquérans, le génie du siecle où ils vivoient, la persuasion où l'on étoit alors que des idolâtres, des antropophages devoient être exterminés, donnent lieu de croire que les malheurs de l'Amérique furent affreux, & que quelque peuple de l'Europe qui l'eût découverte, l'homme y eût souffert des maux infinis.

Les métaux du Nouveau-Monde avoient été la cause ou l'occasion des malheurs de ses habitans; l'usage auquel ils furent destinés ne les rendit guere moins funestes aux hommes de l'ancien continent.

De toutes les conquêtes des Espagnols en l'Amérique, la plus riche, comme la plus facile, fut le Pérou. Un choc, une déroute à la journée de Guaxamalxa les rendit maîtres d'un empire plus étendu que l'Espagne, & livra à une poignée d'avanturiers plus d'or & d'argent que l'Europe entiere n'en possédoit. Ces richesses refluerent en Espagne avec une rapidité & une abondance capables d'étonner les esprits les plus familiarisés avec le merveilleux. (13)

Le premier, le principal usage des métaux, qui avoient coûté la vie à tant de milliers d'hommes, fut d'acheter des soldats; les Souverains de l'Espagne, maîtres de l'Amérique, voulurent subjuguer l'Europe.

Les annales de ces temps malheureux ne parlent que d'hommes-d'armes, de compagnie de cent lances, de bandes Espagnoles ou Wallones,

de Reitres, de Suisses & de Lands-Kenechts; le fer & la flamme étendirent leurs ravages de toutes parts; les esprits qui fermentoient ainsi que le courage, enfanterent des opinions qui acheverent de mettre le comble au cahos, au tourbillon terrible qui bouleversoit l'Europe. On eût dit que l'or du Nouveau-Monde, comme une autre boîte de Pandore, étoit venu lui apporter tous les maux, & rendre à l'ancien monde toutes les calamités dont il avoit accablé le nouvel hémisphere.

Les vaisseaux Anglois, François & Hollandois, firent retentir leurs foudres sur les mers les plus éloignées; l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique en feu, se heurterent par-tout où elles purent s'aborder, & sans parler des crimes & des brigandages des Flibustiers, quelle ville & quelle forteresse sur les côtes de l'Amérique, & des autres parties de la terre, a été à l'abri de l'esprit de destruction, qui, semblable à un ouragan terrible, est parti des ports de l'Europe pour ravager la surface du globe!

L'Asie, dévastée par le Portugal, se vit de nouveau bouleverser par les nations Européennes, que leurs vengeances ou leurs jalousies conduisoient sur ces plages; peu contentes dans la suite de s'égorger seules sur ces rives lointaines, elles ont depuis associé à leurs fureurs, indifféremment les hommes les plus simples, comme les nations les plus perfides; les guerriers les plus foibles & les plus humains, comme les ennemis les plus actifs & les plus féroces.

Ces contrées favorisées du ciel où l'homme

né frugal, trouvoit sous sa main les alimens & les richesses, où livré par goût à des travaux paisibles, il voyoit les nations apporter leurs parfums, leurs épiceries, leurs métaux, où l'horreur de répandre le sang s'étendoit jusqu'à celui des animaux qui servent de nourriture aux autres nations, où la crainte de commettre un meurtre faisoit respecter les animaux les plus vils, les insectes les plus méprisables; ces pays fortunés ont été en proie au fer & à la flamme.

Les villes ont été renversées, les campagnes ravagées; les arbres majestueux qui couvroient de leur ombre le paisible tisserand, sont tombés sous la hache jalouse de l'Anglois & du Batave: des milliers de cultivateurs sont péris de faim sur ces champs qui n'aguere fournissoient le millet & le riz à une partie des peuples de l'Asie.

Mais les malheurs de cette partie du monde ne sont pas comparables à ceux de l'Afrique.

De tous les peuples de la terre qui ont été modifiés par la découverte de l'Amérique, il n'en est point qui aient plus souffert & moins profité de cette découverte que les Africains.

Les Espagnols, les Portugais, & à leur suite les Anglois, François, Hollandois & toutes les nations Européennes qui n'ont pu se courber aux travaux des mines, ou à la culture des terres de l'Amérique, sont allés sur les côtes de l'Afrique acheter des cultivateurs; ils n'ont pas enlevé à main armée, comme les héros de la Grece, (14) les hommes & les troupeaux,

mais ils ont tenté l'avidité, l'intempérance des noirs; les Rois ont cru pouvoir vendre leurs peuples comme de vils troupeaux; le voiſin le plus fort a vendu le plus foible, celui qui l'appelloit ſon frere : l'époux a vendu ſon épouſe; le pere ſes enfans, & ſouvent les enfans ont livré leur pere garrotté à l'Européen qui a acheté un eſclave.

Les navigateurs arrivés ſur des plages, où ils ne trouvoient pas des eſclaves à traiter, ont fourni des armes aux peuples des côtes qui ſont allé dans les terres enlever des malheureux ſans défiance pour les vendre aux marchands, impatiens de compléter une cargaiſon d'hommes.

Ceux-ci entaſſés dans la cale des navires, tremblant d'être dévorés par leurs acheteurs, ſerrés, preſqu'étouffés, ſont en partie péris dans la traverſée, partie vendus à l'arrivée en Amérique, ont été diſtribués à des maîtres qui ont enfoui les uns dans les entrailles de la terre pour en extraire le minérai, & verſé les autres ſur les campagnes pour les arroſer de leurs ſueurs.

De toutes les parties de l'univers, (nous le répétons,) l'Afrique eſt celle qui a le plus ſouffert & le moins profité de la découverte de l'Amérique : elle a livré ſa cire, ſes gommes, ſon ivoire, ſon or; elle a vendu ſes enfans; elle a été payée en marchandiſes de la plus petite valeur, en liqueurs fortes & en armes, dont la mauvaiſe qualité n'a pas empêché qu'elles ne fuſſent une ſource de deuils & de gémiſſemens.

A l'horreur des meurtres, de l'oppreſſion &

de l'esclavage, qui ont accablé les hommes des deux hémispheres, se sont joints les deux plus funestes fléaux dont les annales de l'humanité fassent mention.

Les Européens ont porté en Amérique la variole, maladie inconnue à ces climats; elle y a fait les ravages les plus affreux sur des corps dont les enduits de graisses, d'huiles & de couleurs terreuses bouchoient tous les pores. L'Américain dévoré du feu de l'éruption est allé chercher dans les flots le rafraîchissement & la mort. Nulle peste en Europe ou en Asie n'a dépeuplé la terre avec plus de rapidité.

L'incontinence des Castillans a apporté en Europe cette maladie honteuse qui a moissonné de sa faulx livide des victimes sans nombre, depuis le trône jusqu'à la chaumiere, a porté le trouble & l'horreur dans l'union la plus douce des êtres animés, a empoisonné les générations à leur source, & perpétuant son venin de race en race, les a dévoués à la douleur & à l'opprobre.

Cette peinture des suites de la découverte de l'Amérique est telle qu'il ne paroît pas possible de lui opposer une masse de biens capable d'entrer en comparaison des maux qu'elle a occasionnés aux hommes.

Néanmoins si nous considérons qu'une partie de ces maux a été indépendante de la connoissance du Nouveau-Monde, & que la majeure partie des biens dont nous jouissons, est due à cet événement, nous avouerons que (la masse de ces derniers ne fût-elle qu'équiva-

lente,) la découverte de l'Amérique a été plus utile qu'elle n'a été nuisible.

Convenons premiérement à la honte de l'homme, que la guerre a été pour lui dans tous les temps une maniere d'être; soit que la faim, l'ambition, l'avarice ou l'orgueil, le fanatisme & la liberté lui aient mis les armes à la main; soit que des injures ou des vengeances l'aient armé pour ravir à ses voisins, ou pour punir le ravisseur, à peine trouvons-nous un moment de paix même partielle dans les annales du monde.

Depuis les chansons barbares des chasseurs du premier âge jusqu'au chantre de la Henriade, tous les peuples de l'univers ont célébré par des vers & des chants les vertus guerrieres; dans tous les temps les historiens se sont plu à orner leurs narrations de tous les événemens qui ont fait gémir l'humanité.

Semblables à des trompettes qui sonnent la charge, les hommes qui auroient pu éclairer, adoucir leur siecle, ont armé les nations, appellé le meurtre & allumé l'incendie.

C'est en faisant traîner par Achille le vaillant Hector autour des murs de Troye, qu'Homere a rendu Alexandre cruel envers le malheureux Bétis... Ce sont les poëtes du siecle d'Odin qui ont fait ravager l'Europe & l'Asie par les nations du nord; ce sont les chansons des sauvages de l'Amérique qui ont fait enlever les chevelures & bouillir dans la chaudiere leurs prisonniers de guerre .... ce sont peut-être les romans héroïques de l'Espagne, autant que la soif de

l'or, qui ont fait égorger les Américains par les Castillans.

Le plus grand de nos Monarques n'eût peut-être pas mis l'Europe en feu sans les poëtes & les panégyristes de la gloire militaire.

De cette manie de chanter les combats & le massacre, de cette maniere d'être des hommes, qui fait des guerriers de tous les hommes de la nature, il résulte qu'indépendamment de l'arrivée des Européens dans le Nouveau-Monde, les sauvages de l'Amérique septentrionale, n'en auroient pas moins brûlé les Carbets de leurs ennemis, qu'ils auroient continué à les torturer, à les manger; que les Floridiens & les Brésiliens n'auroient pas cessé de faire des festins de la chair de leurs prisonniers; qu'ils auroient bu dans leurs crânes, & orné leurs colliers & leurs ceintures des dents & des os de leurs captifs.

Les Caraïbes des isles auroient continué à faire des courses dans le continent pour enlever des hommes & les dévorer. Ainsi auroient continué de traiter leurs captifs & souvent leurs enfans; ces Mexiquains policés, jusqu'à ce qu'il se fût élevé dans Tlascala, comme autrefois à Siracuse un Gelon, pour stipuler en faveur de l'humanité.

Le génie de la guerre & de la guerre la plus cruelle, existoit donc dans toute l'étendue du Nouveau-Monde à l'arrivée des Européens; l'homme y étoit l'animal le plus féroce & le plus à craindre; celui dont la rencontre étoit le plus à redouter; dix siecles peut-être

n'auroient pas suffi pour amener tous les peuples de l'Amérique à un état de modération.

Nous pensons même que quelques meurtres & quelques ravages que ces peuples aient éprouvés de la part des cinq nations Européennes, qui ont fondé une partie de leur grandeur sur leurs possessions dans le Nouveau-Monde, quelques guerres qui aient ravagé l'Europe & l'Asie depuis cette époque, l'Amérique & les autres parties du globe (à l'Afrique près) sont plus peuplées & peuplées d'hommes plus heureux qu'elles ne l'étoient à la fin du quinzieme siecle.

Ces deux propositions demandent une analyse raisonnée. Pour y procéder avec ordre nous suivrons la même méthode que nous avons adoptée dans l'introduction de cet ouvrage. Nous commencerons par l'examen de l'Asie.

Dès la plus haute antiquité, l'Asie paroît peuplée d'hommes auxquels le créateur avoit livré une terre libérale qui ne fût pas dans le cas d'attendre les progrès de la culture & des arts ; une terre qui présentât aux premiers hommes un climat dont les glaces & les chaleurs ne pussent altérer leur constitution, jusqu'à ce qu'ils sussent s'abriter & se vêtir ; une terre & des campagnes où le riz & le millet vinssent se présenter à eux, où les fruits dans toutes les saisons tombassent dans leurs mains.

La nature & les livres saints s'accordent pour nous faire paroître l'Asie peuplée de nations nombreuses, lorsque l'Europe & l'Amérique étoient encore couvertes d'eaux stagnantes & de forêts. La morale qui ne peut s'écarter de leurs

preuves, s'unit à ces deux principes pour crier aux hommes que, de quelque couleur qu'ils soient, ils sont tous freres enfans d'un même pere.

L'abondance des alimens en Asie y multiplia les hommes, leur aisance en fit des artistes.

Dès l'antiquité la plus reculée les Indiens, les Assyriens, les Medes, les Perses, les Egyptiens eurent des manufactures & des arts; ceux-ci, dit-on, les emprunterent des Indiens. Quelle que soit la filiation de l'industrie humaine, l'Inde avoit été de tous les temps en possession de vendre les productions de son sol ou de ses arts aux autres nations, & de ne rien acheter d'elles; un ciel chaud & serein, des mœurs douces, une modération dans les desirs, certaine conviction tacite de supériorité, une religion privative & mystérieuse, l'éloignoient de la maniere de vivre, de se vêtir, de se meubler, des autres nations. Leur luxe n'étoit pas le sien; dans tous les temps les peuples qui négocierent dans l'Inde, solderent avec des métaux les marchés qu'ils firent avec ses habitans.

L'abondance de l'or & de l'argent peu proportionnée aux consommations des Indiens les eût perdus, si les temples ne leur en eussent enlevé une grande partie, & si les ravages des Tartares & des autres nations, ne les eussent forcés de les enfouir.... mais, quelque peuple de l'Europe, qui eût continué de faire le commerce de l'Inde, l'Europe eût enfin perdu ses

métaux, ou l'Inde eût ceſſé de négocier avec elle. La découverte du paſſage par le cap de Bonne-Eſpérance n'auroit fait que hâter la révolution, ſi, peu de temps après, les mines de l'Amérique ne fuſſent venues au ſecours de celles de l'Allemagne.

Elles ſont allé alimenter les manufactures de l'Aſie ; elles ont fait naître les cotons de la Turquie, & filer les ſoies de la Perſe ; elles ont mis en œuvre le coton, la ſoie, l'écorce des arbres & les filamens des plantes dans les Indes ; ce ſont les métaux de l'Amérique qui font travailler le tiſſerand du Bengale, le potier & le verniſſeur de la Chine ; ce ſont eux qui dépouillent de leurs écorces les arbres de Ceylan, & cueillent les fruits des Moluques.

« Les Européens plus redoutables que les » Patanes, les Tartares & les Marates, ont à » la vérité dévaſté vos campagnes, incendié » vos villes ! paiſibles Indiens ! mais vous » n'avez changé que de tyrans ; un nouvel » ordre de choſes peut amener entre les ſau- » vages de l'Europe (15) & ceux qui vous » environnent, des traités qui vous rendront » cette tranquillité précieuſe que vous préférez » à tout. Les autres peuples de l'Aſie, aſſez » ſages, aſſez puiſſans ou aſſez éloignés de » nous, la conſervent ; ils s'enrichiſſent de » notre luxe & de nos caprices. Peut-être » ſerez-vous aſſez heureux pour rentrer dans » les mêmes droits, & n'être pas obligés » de gémir ſur l'uſage que nous faiſons de

» ces métaux que nous vous envions en vous les
» apportant. »

C'eſt en frémiſſant, c'eſt les larmes aux yeux, qu'en portant nos regards ſur l'Afrique, nous les arrêtons ſur les côtes de Guinée; mais toute cette partie de l'univers a-t-elle participé aux mêmes calamités? non, ſans doute. Toutes ſes côtes ſur la méditerranée, toutes celles qui s'étendent depuis le détroit juſqu'au Sénégal, toutes les parties au-delà de Guinée, celles qui avoiſinent le cap de Bonne-Eſpérance, ou qui ſont baignées par la mer des Indes, ont profité du commerce de l'Europe & des métaux de l'Amérique. Le Portugal a fait des établiſſemens ſur une grande étendue de ce continent; il l'a civiliſé en partie, il a pu lui donner des mœurs, éclairer ſes habitans ſur leurs ſtupides ſuperſtitions, par les lumieres d'une religion auſſi ſainte que ſublime; il a pu en faire des hommes, ajouter à leur bonheur.

Nous ſavons que les Hottentots, malgré leur éloignement pour les mœurs des Européens, ont connu des douceurs dans leur commerce, des merceries communes, des haches, des couteaux, ont pourvu à pluſieurs de leurs beſoins, ont diminué la diſette de leurs jouiſſances.... Les empires enclavés entre les déſerts; les fleuves & les montagnes de ce continent n'ont éprouvé aucune fâcheuſe influence de la découverte de l'Amérique; leurs peuples n'ont point été enlevés à la terre qui les avoit vu naître, aux meres qui les avoient allaités; tous ceux même que le caprice, l'intempérance,

la tyrannie avoient vendus aux Européens ſur les côtes de Guinée, n'ont pas été malheureux. Pluſieurs de ceux qui ont été portés dans le continent Eſpagnol, quelque temps après la conquête, ont mêlé leur ſang avec celui des conquérans; ont eu le plaiſir de dominer les indigenes; leurs femmes ont commandé à ces maîtres du Nouveau-Monde, & leurs deſcendans ont été confondus avec eux.

Les Africains, tranſportés aux Antilles, ont attiré l'attention économique des maîtres d'habitation. Si le négociant, ſi l'armateur, courbé ſur ſon comptoir, a calculé de ſang-froid ce que lui coûteroit en fuſils, en eaux-de-vie, en autres menus frais un homme noir rendu à Saint Domingue ou à la Jamaïque, l'habitant des Antilles a compté plus heureuſement encore pour le negre; combien d'années il pouvoit le faire vivre, & combien ſes ſoins & ſes ménagemens pouvoient lui rapporter. Son intérêt d'accord à cet égard avec l'humanité a adouci l'eſclavage du noir. Il a eu ſa caſe, ſa natte & tous les meubles qui ornoient ſa hutte dans ſa patrie en toute propriété.

Si le maître a eu la politique de l'unir à une femme, il a commandé dans ſon ménage, il s'eſt fait ſervir comme les patriarches, il s'eſt réjoui par des chants & des danſes dans ſes jours de repos. S'il a joint l'activité à l'induſtrie, il a pu gagner ſa rançon, il a pu devenir libre, il a pu jouir des droits de citoyen qui lui étoient inconnus, il a pu marcher à côté de l'homme blanc qui l'avoit acheté.

Les côtes de Guinée se sont dépeuplées ; mais leurs habitans séparés ou confondus avec les indigenes & les conquérans, ont couvert les terres de l'archipel & du continent de l'Amérique. La race n'est pas éteinte, elle n'est que transportée.

L'Amérique, plus connue que les déserts de l'Afrique, demande aussi de nous une analyse plus détaillée. Pour ne point revenir sur nos pas en suivant les diverses époques de la découverte, nous dirigerons l'attention de nos lecteurs du nord au sud en leur présentant successivement les côtes de l'un & l'autre océan, & la mappemonde à la main, nous leur montrerons les premiers navigateurs arrivant au travers des montagnes de glace dans les baies de Baffin & d'Hudson. — Ils trouverent plus d'ours, de loups, de renards & de martres, &c. qu'ils n'y découvrirent d'hommes ; ils n'y firent la guerre qu'aux animaux ; il en fut de même de l'immense terre de Labrador où les Eskimaux errent ou se renferment dans des cavernes. L'arrivée des Européens leur a procuré des haches, des couteaux, des scies, &c. Plusieurs autres objets utiles qui ont été échangés contre des fourrures. Le sort de ces sauvages habitans a été adouci ; les Européens n'ont attenté ni à leur vie ni à leur liberté.

Les François, entrés dans le fleuve Saint-Laurent furent bien accueillis par les Hurons vaincus par les Iroquois. Ceux-ci poursuivoient une vengeance juste ; les pressoient, profitoient de leur avantage ; les Hurons, les Alkonquins

&

& leurs alliés dans un eſpace de plus de cinq cents lieues, tendoient à leur entiere deſtruction. Aidés du ſecours de leurs nouveaux hôtes, ils reprirent la ſupériorité. La paix ſe fit, elle eût peut-être été éternelle ſans la jalouſie des autres peuples de l'Europe ; perſonne n'ignore la ſuite de leurs démêlés ; mais le Canada a-t-il plus d'habitans ? ſont-ils plus heureux ? Nous ne penſons pas qu'il y ait à balancer pour l'affirmative.

Les Hurons, les Algonquins, les Iroquois, & tous les peuples qui habitoient depuis la baie d'Hudſon juſqu'à la pointe de la Floride, cultivoient peu, paſſoient leur vie, comme nous l'avons remarqué, à la pêche, à la chaſſe ou dans l'inaction, ils n'en ſortoient que pour détruire ; leurs guerres fréquentes ne ſe terminoient ordinairement que par l'anéantiſſement total des nations ennemies ; les priſonniers étoient dans le cas d'envier le ſort de ceux qui avoient péri dans les combats. Amenés à la bourgade du vainqueur, attachés au poteau, brûlés, tourmentés, ils étoient ſouvent dévorés encore vivans par leurs bourreaux.

Un peu de maïs, le produit de leurs chaſſes, étoient leurs ſeules proviſions. La foibleſſe de leurs armes rendoit ſouvent cette derniere reſſource très-précaire : ils éprouvoient alors toutes les horreurs de la famine.

Leur vie errante, une nourriture inſuffiſante, incertaine les rendoit peu ſenſibles au phyſique de l'amour : ils avoient peu d'enfans ; ſi toutes ces nations réunies pouvoient fournir cent mille

guerriers, nous devons penser qu'elles ne formoient pas plus de quatre cents mille individus, sur une étendue équivalente à tout l'empire de Russie. . . . Ils habitent encore les mêmes cabanes ; mais des outils de fer & d'acier facilitent le défrichement, & la culture des terreins qui environnent leurs Carbets, augmentent leur aisance ; des armes plus meurtrieres assurent la réussite de leurs chasses, leur procurent une nourriture moins précaire : & quoiqu'il soit vrai que les Indigenes du Canada aient perdu de leur population par les guerres que les Européens ont allumées ou fomentées, par les liqueurs fortes qu'ils leur ont fait connoître, par la variole qu'ils leur ont apportée, plus de trois cents mille Européens, répandus depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'au dessus du lac supérieur, compensent avantageusement les pertes que cette partie de l'Amérique a souffertes, & lui promettent des cultivateurs innombrables pour l'avenir.

Toutes les contrées, comprises entre Albany & le Mississipi, étoient moins peuplées encore que les rives du fleuve Saint-Laurent ; les nations qui les habitoient, avoient à-peu-près les mêmes mœurs que les Iroquois.... Les Anglois qui, les premiers, aborderent sur leurs parages, n'entreprirent rien contre elles. — Penn donna même au monde l'exemple de la modération & de l'équité ; il acheta des indigenes, des terres où jusqu'alors ils n'avoient exercé d'autres droits que de les parcourir en chassant.

Ces mêmes terres, aujourd'hui cultivées &

peuplées par plus de trois millions d'hommes, préſentent une immenſité de villes grandes & bien bâties dans des lieux où il n'exiſtoit pas même des cabanes; des bourgs, des villages, des criques, des fermes offrent preſqu'autant d'habitans qu'en contenoit ſur la fin du quinzieme ſiecle toute l'Amérique ſeptentrionale.

Les malheureux habitans de l'Europe, que des gouvernemens oppreſſeurs, des revers de fortune, le défaut de reſſources dans leur propre patrie, ſouvent un retour tardif à la vertu ont conduits dans la Caroline, la Penſilvanie & les provinces adjacentes, y ont trouvé des ſecours, des terres, la liberté & l'aiſance; les campagnes ont retracé les ſiecles des patriarches avec toutes les jouiſſances des nôtres. Les villes ont raſſemblé des citoyens de toutes les nations; tous les arts de l'Europe y ont été cultivés, toutes les ſciences y ont trouvé des amateurs, une urbanité ſimple & bienfaiſante eſt venue par ſa douceur embellir toutes les vertus.

La Louiſiane, habitée beaucoup plus tard par les François, paſſée depuis peu ſous la domination Eſpagnole, atteint à peine à la plus petite partie du bonheur qui lui eſt réſervé, ſi ſes nouveaux maîtres lui accordent la protection éclairée qu'exige un ſi bel établiſſement; mais, quoi qu'il arrive, la Louiſiane a plus gagné que perdu par l'arrivée des Européens.

Le Mexique étoit le ſeul pays policé de tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale,

à l'arrivée des Espagnols. Il renfermoit des peuples nombreux ; nous avons dit que la premiere nation considérable rencontrée par Cortez, fut la république de Tlascala. Il ne parvint à faire alliance avec les Tlascalteques qu'après quatre victoires vivement disputées par des Braves, qui enlevoient du champ de bataille leurs blessés & leurs morts. Jamais les héros de l'Iliade ne combattirent avec plus de gloire sous les murs de Troie.

On prétend que les Tlascalteques avoient de belles loix, des mœurs austeres ; ils connoissoient l'amitié, ils respectoient les vieillards ; leur religion qui, dans le nombre de leurs Dieux, comprenoit l'Amour & Vénus pudique, les rapprochoit beaucoup des Spartiates & des Samnites : mais qu'il y avoit loin encore de cette maniere d'exister, à celle des villes de l'Italie, des Pays-Bas & des états policés de l'Asie à cette époque !

Cette république qui se maintenoit contre la puissance de l'Empereur de Mexico, nourrissoit des citoyens belliqueux que l'amour de la liberté & l'enthousiasme patriotique rendoit tous soldats ; mais il ne paroît pas qu'elle eût eu la politique de former des alliances avec les peuples voisins, & quoiqu'on puisse présumer qu'elle pût armer au besoin vingt mille soldats, elle eût tôt ou tard succombé sous la puissance de Montézuma, & ses plus braves guerriers auroient arrosé de leur sang les autels de Mexico pour servir ensuite de nourriture à leurs prêtres.

Tlaſcala n'eſt plus aujourd'hui une ville ſouveraine, elle a des maîtres; mais la liberté civile & les vertus des Tlaſcalteques ont été reſpectées; les Tlaſcalteques ne ſont plus ces fiers républicains qui, les armes à la main, repouſſoient les attaques de Montézuma; mais les Tlaſcalteques jouiſſent d'une paix & d'une ſécurité profondes; leur capitale, ſous le nom de *Los-Angelos*, plus grande & plus peuplée qu'autrefois, renferme des hommes induſtrieux qui cultivent tous les arts de l'Europe, qui jouiſſent de tous les avantages de la tranquillité politique & civile, & rendent à l'Etre ſuprême les hommages qu'ils proſtituoient à des divinités ſourdes & fantaſtiques.

Mexico, capitale d'un grand Empire, bâtie entre deux lacs, entourée de petites nations, s'élevoit au-deſſus des eaux, & commandoit à des peuples dont les Princes, vaſſaux de l'Empereur, retraçoient le gouvernement féodal de l'Europe.

Trois grandes chauſſées, coupées de diſtance en diſtance par des canaux couverts, joignoient la capitale aux terres voiſines du lac; des milliers de canots, toujours en mouvement, multiplioient ſes communications; trois rues principales, percées à la ſuite des chauſſées, conduiſoient à la grande place de Mexico. On y voyoit le palais de l'Empereur & ceux des Princes de la nation : il s'y tenoit journellement des marchés conſidérables.

Nous admettons, avec les hiſtoriens Eſpagnols, toutes ces circonſtances; nous ne contre-

dirons pas même les parcs, les jardins, les tableaux de plume, ni la vaiſſelle d'or & d'argent de l'Empereur & des Princes; mais, croire qu'il ſe trouvoit tous les jours cent mille boutiques ſur la place principale d'une ville où les maiſons des particuliers n'avoient qu'un raiz-de-chauſſée, ſans portes ni volets pour les fermer, où la majeure partie des habitans n'avoient pour tous meubles que des nattes, quelques calebaſſes ou terrailles, nous croirions auſſi volontiers aux cent portes de Thebes ou aux cent villes de l'iſle de Crête, d'où Idoménée & Mérion n'emmenerent au ſiege de Troie (d'après même un dénombrement poétique) que ſoixante bateaux montés chacun de ſoixante hommes.

Mexico devoit avoir réuni tout le luxe de l'état; les arts devoient y avoir fait plus de progrès que dans le reſte de l'empire; cependant l'Empereur n'étoit vêtu que d'une ſimple mante de coton; les Mexicains n'avoient pas encore inventé des caracteres pour peindre leurs penſées; leurs ſavans même étoient bornés à une eſpece d'écriture hiéroglyphique : ils n'écrivoient pas, ils repréſentoient.

Leurs temples, leurs palais, terminés en terraſſes, étoient vaſtes; mais ils ne connoiſſoient pas l'art d'élever des voûtes cintrées, d'orner leurs édifices de colonnes; leurs plus beaux palais, ceux même de l'Empereur, ne paroiſſent pas avoir été élevés au-deſſus du raiz-de-chauſſée.

Leur religion étoit un polythéiſme extravagant, atroce; le ſang humain ruiſſeloit

ſur les autels des monſtres qu'ils adoroient.

La police de Mexico étoit un eſclavage des plus durs ; les nobles qui eſſuyoient auprès de l'Empereur les traitemens les plus humilians, les faiſoient refluer juſqu'à la derniere claſſe du peuple qui étoit d'une pauvreté extrême.

Les connoiſſances des Mexicains, relatives à l'aſtronomie, à la théorie de la terre, au commerce, aux manufactures qui l'entretiennent, ou n'étoient pas encore écloſes ou n'étoient qu'ébauchées.

Leur médecine ne pouvoit être comparée à celle des Arabes du dixieme ſiecle. — Placés entre deux mers, leur navigation ne s'étendoit pas au-delà du lac de Mexico, leurs canots étoient les mêmes que ceux des Caraïbes des Antilles.

Les Mexicains avoient de l'or & point de fer ; aucun animal dompté ne partageoit avec eux les travaux de l'agriculture, des voyages, des tranſports : on peut dire qu'à bien des égards, ils étoient inférieurs aux Grecs qui détruiſirent Troie 1218 ans avant notre ere, & fort au-deſſous des Caldéens, des Egyptiens & des Phéniciens à la même époque.

Mexico, mieux bâti aujourd'hui qu'il ne fut jamais, eſt, dit-on, moins peuplé ; mais ſi la crainte de l'inondation en a écarté une partie des habitans, ils ſont allé peupler d'autres villes qui leur préſentoient plus de ſûreté. Une infinité de villes & de bourgs ſe ſont élevés dans l'ancien & le nouveau Mexique ; le commerce s'eſt étendu dans tout ce continent, il a

franchi les mers, & a procuré aux Mexicains toutes les jouiſſances de l'Europe. La province de Chiapa ſeule, toute peuplée d'indigenes, offre plus d'aiſances, d'agrémens, d'arts & de connoiſſances utiles, que tout le Mexique n'en préſenta à Cortez.

Tous les animaux domeſtiques s'y ſont multipliés, ſont allé aider l'homme dans ſes travaux; la beche & la charrue ſont allé perfectionner ſon agriculture; les grains, les fruits, les légumes de l'Europe, joints aux fruits & aux légumes de l'Amérique, y prodiguent aux hommes une nourriture ſaine & abondante; des dogmes ſublimes & conſolans ont pris la place d'une théogonie inſenſée & barbare: on offre le plus pur & le plus ſain des ſacrifices ſur des autels où l'on immoloit des hommes.

Des miſſionnaires ineſtimables ſont parvenus à raſſembler les ſauvages errans dans la Californie, ils ont fait des hommes de ceux que les armes avoient effrayés, mais n'avoient pu ſoumettre.

L'Yucatan, Honduras, Campêche, l'Iſthme de Panama qui comptent des villes où il y eut à peine des hameaux, ont gagné d'avoir connu des maîtres.

Le Pérou eſt inconteſtablement la partie du continent de l'Amérique qui a le plus ſouffert de la part des conquérans, ſoit que les chefs ſans naiſſance, privés de cette éducation qui adoucit les mœurs & éleve les ames, aient été plus féroces; ſoit que la ſoif de l'or, les guerres civiles, un ſyſtême ſuivi de tyrannie, l'avidité

des gouverneurs triennaux qui veulent faire une fortune rapide & soudoyer leurs protecteurs, aient appesanti les fers sur cette partie du Nouveau-Monde, l'homme y a été plus outragé, la population a plus souffert. Mais enfin s'il est possible de comparer l'état actuel du Pérou avec ce qu'il fut sous les Incas,

Nous dirons : — Le Pérou formoit, à l'arrivée de Pizarre & d'Almagro, un empire vaste, policé; il subsistoit, dit-on, depuis quatre siecles, sous huit Empereurs; quelques-uns des arts connus en Europe y étoient exercés; les Castillans y virent avec étonnement des grands chemins, dont ils n'avoient aucune idée, des canaux d'arrosement, dont les Maures leur avoient donné quelque connoissance dans les royaumes de Grenade & de Murcie, des campagnes fertiles, des femmes belles, des brebis presque aussi grandes que leurs chevaux, l'or assez commun pour servir aux usages domestiques : les Castillans se crurent transportés dans les régions imaginaires de leurs romans; ils jugerent de tout sous le même point de vue; les hameaux furent des villes, & les maisons se transformerent en châteaux. Ils imaginerent au milieu d'un lac une forteresse bâtie de grandes pierres par gens qui n'avoient aucun outil pour les tailler; par des hommes, dont l'Empereur logeoit dans un palais, dont les murs de torchis ne pouvoient soutenir que des combles de roseaux ou de bois léger; par des hommes qui ne pouvoient cacher leur satisfaction en voyant leurs oppresseurs bâtir des palais, élever des

édifices ſous leſquels ils eſpéroient les voir écraſés au premier tremblement de terre.

Si nous examinons toutes les exagérations des conquérans avec le flambeau de la critique, nous conviendrons que des avanturiers ſortis la plupart de la derniere claſſe du peuple, qui n'avoient encore vu dans l'Amérique que des ſauvages errans ou cabanés, ſans police & ſans loix, durent voir avec étonnement un empire gouverné par un pere, dont les loix agiſſoient plus par la perſuaſion que par l'autorité; un Empereur, reſpecté comme un Dieu, dans un pays où ils s'attendoient à ne trouver que des Caciques; des villes entourées d'une enceinte, où ils ne prévoyoient que des Carbets, des terres cultivées avec intelligence, une police exacte dont l'Eſpagne même ne leur offroit pas de modele.

La douceur du gouvernement avoit dû néceſſairement favoriſer beaucoup la population: néanmoins ſi nous faiſons attention aux guerres que les Incas firent en différens temps, à l'inſalubrité de l'air ſur les côtes du Pérou, qui n'étoient pas habitées, aux ravages que les ouragans & les tremblemens de terre fréquens avoient faits à différentes époques, à la ſanglante révolution qui venoit de mettre Athualipa ſur le trône, à la privation des bœufs, des chevaux & autres animaux qui partagent ailleurs avec l'homme les travaux de l'agriculture, au manque de fer & d'inſtrumens commodes pour cultiver la terre; nous ne nous étonnerons point des déſerts dans leſquels les Eſpagnols marcherent

pendant trente & quarante lieues, & nous cesserons d'être surpris que, dans cet empire, il n'y eût que deux ou trois villes qui en méritassent le nom.

Les Espagnols en ont bâti plus de vingt, tant sur les côtes que dans l'intérieur du pays. Lima, avant le dernier tremblement de terre, pouvoit figurer auprès des plus belles villes de l'Europe.

Les palais des Incas, formés d'une multitude de chambres ou cases isolées, ne peuvent entrer en comparaison avec les hôtels qui leur ont succédé; leurs temples, qui ne recevoient de jour que par une porte très-basse, ont fait place à des édifices aussi riches que majestueux.

Le bœuf, le cheval, le mulet & l'âne ont aidé l'homme dans ses travaux, ils sont venus au secours du pacos, dont la lenteur & la délicatesse demandoient les plus grands ménagemens; l'ouverture de chaque mine importante a fait périr, dans les premiers temps, une multitude de Péruviens & d'Africains, mais une théorie plus sage a appris à conserver les mineurs... des artisans & des cultivateurs se sont rassemblés auprès de ces sources de richesses, & ils y ont formé des villes.

Le luxe, enfant de la richesse, a fait fleurir le commerce, & connoître les arts de l'Europe avec toutes ses jouissances; les sciences y ont été cultivées, & si les vices de l'Europe ont suivi les conquérans dans cette partie du monde, combien de vertus dont la langue Péruvienne n'avoit pas même d'expressions pour les

défigner, y ont été connues, y font pratiquées!

Le clergé, les curés du Pérou nous font peints comme des tyrans, qui tiennent les indigenes fous un joug de fer. On a prétendu que par des traitemens durs, par des contributions forcées, ils leur enlevent un refte d'énergie que la tyrannie politique leur a laiffé, que leur ame eft abattue au point de faire affez peu de cas de la vie pour dédaigner de la tranfmettre, & fe refufer au doux nom de pere, crainte de donner de nouveaux efclaves à leurs tyrans. (16)

Privés de mémoires juftificatifs à cet égard, nous fommes réduits à des conjectures, voici les nôtres : — Les hommes, même les plus injuftes, font conduits par leur intérêt. Celui des pafteurs Péruviens, eft de retirer beaucoup d'argent de leur troupeau, ils ne peuvent s'en procurer beaucoup qu'en animant fa multiplication; ce n'eft que par le grand nombre de baptêmes, de mariages, d'inhumations, qu'ils peuvent s'enrichir; ce n'eft que par le travail de beaucoup de bras qu'ils peuvent fe procurer de groffes dîmes. Si donc, à ces principes d'intérêt particulier, nous joignons les grands motifs de la religion, il demeurera conftant que le clergé Péruvien excite plus qu'il n'arrête la population des habitans.

Nous conviendrons néanmoins que, dans tous les événemens de la vie civile, les indigenes font maltraités au Pérou, leur ame paroît avoir perdu fon énergie; mais les femmes ont foumis leurs vainqueurs, mais les Efpagnols &

les Créoles y jouissent dans l'abondance ou au moins dans une douce aisance du plus riche & du meilleur pays de l'Amérique.

Les conquérans y commirent des forfaits que tout leur sang n'a pu expier ; mais l'Eternel est adoré dans un pays où l'on sacrifioit à toute la milice du ciel.

Le Chili où les Espagnols ont bâti Baldivia, Sant-Jago, la Conception, &c. &c. a défendu sa liberté ; une partie est encore au pouvoir de ses anciens habitans ; leur commerce avec les Espagnols les a approchés de la civilisation ; tous les besoins, toutes les commodités de la vie ont ttouvé dans ces liaisons des ressources infinies dont l'utilité n'a pas été détruite par la perte de la liberté. Les Chiliens jouissent des arts de l'Europe, & n'en ont pas été subjugués.

Si nous laissons les Patagons pour venir dans le Paraguay & le pays *dit* des Amazones, c'est là que le cœur de l'homme sensible se dilate à la vue des peuplades qui s'étendent le long de l'Urugay & des autres rivieres.

Quelle distance ! entre des sauvages errans, qui poursuivoient leur proie au milieu des forêts, suivis par des meres dont la fatigue tarissoit le lait dans leurs mamelles, fuyant devant d'autres sauvages ou les égorgeant pour s'en nourrir, adorant des êtres insensibles ou malfaisans, & des hommes rassemblés en une société douce, s'unissant par des alliances constantes, désintéressées, enfantant des hommes entre les

bras de l'innocence, de l'amour & de l'insouciance de l'avenir.

Des missionnaires zélés pour le bonheur des hommes & la gloire de l'Eternel, ont réalisé les fables des Orphée & des Amphion ; les tigres & les lions les ont suivis ; des maisons & des temples se sont élevés, non au son de la lyre, mais à la douce voix de la persuasion & du bonheur. — Le Dieu vivant, le Dieu de paix a été adoré, il a soufflé son esprit sur des milliers d'hommes, qui n'ont eu tous qu'un cœur & qu'une ame ; *la douceur & la vérité s'y sont rencontrées ; la justice & la paix s'y sont embrassées.*

Les missionnaires, a-t-on dit, tiennent leurs néophytes dans une perpétuelle enfance ; *Los Padres ont tout & les peuples n'ont rien.* Mais ce sont des enfans, dont un instant fera des hommes : ils le montreront, ils l'ont déja montré. *Los Padres* ont toute la sollicitude de la propriété générale, les peuples en ont toute la jouissance.... mais.... cet état heureux.... modele.... Suspendons nos réflexions & examinons le Brésil.

Cette contrée qui s'étend depuis le Paraguay jusqu'à la riviere des Amazones, long-temps méprisée par le Portugal, nourrissoit comme toute l'Amérique beaucoup de petites nations, qui chassoient & pêchoient, cultivoient peu, se faisoient une guerre cruelle au premier mouvement de vengeance ou d'ennui ; un rêve, les idées sombres d'un sauvage mélancolique suffisoient pour faire détruire un hameau à vingt

lieues du départ des guerriers ; ce qui n'étoit pas maſſacré dans la chaleur de l'action, étoit emmené & mangé.

Toutes les côtes du Bréſil, couvertes aujourd'hui d'un peuple nombreux, ſont diviſées en provinces ; leur étendue, leur culture, leurs mines riches & précieuſes, leur population l'élevent au plus haut degré de proſpérité qu'aucune colonie Européenne ait acquis dans le continent du Nouveau-Monde ; la foibleſſe de la métropole a fait la force du Bréſil ; la vigueur ſoutenue des Hollandois dans un temps où l'enthouſiaſme d'une liberté nouvellement acquiſe nourriſſoit les vertus, les avoit rendus maîtres d'une grande partie de cette colonie importante ; les abus du pouvoir, les craintes de l'avarice la leur firent perdre ; des républicains dégénérés, ne purent ſoutenir les efforts des patriotes d'une monarchie dans leſquels une révolution récente venoit de ranimer tous les reſſorts de l'honneur. — Ils chaſſerent de leurs uſurpations ces hommes que la ſécurité & les richeſſes avoient corrompus.

Si les établiſſemens primitifs ont coûté du ſang, répandu par des malfaiteurs exilés dans un pays où l'on ne ſoupçonnoit point de mines ; ſi les Paoliſtes ont fait des courſes, égorgé, emmené & vendu une partie des habitans de quelques contrées ; quelle population ne s'y eſt pas formée par le concours des Juifs & des Chrétiens de toutes les nations ! — Portugais, Anglois, Hollandois, tous y ſont devenus Bréſiliens ; les anciens habitans, plus reculés ſur

les derrieres de la colonie, ſouvent mêlés avec elle, toujours libres, ont été raſſemblés par des miſſionnaires infatigables ; ils ont été inſtruits, policés ; les quadrupedes & les volatiles des deux mondes y ont abondé, les fruits & les légumes de l'ancien s'y ſont naturaliſés ; des terres cultivées avec toutes les reſſources de l'agriculture de l'Europe ſe ſont couvertes de tabac, de maïs, de cannes à ſucre, de millet & de bled ; les dents du dragon ſe ſont changées en hommes.

La Guyanne ne préſente pas encore par-tout la même proſpérité : mais que ne doit-on pas attendre de ces induſtrieux Hollandois, qui, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, ont vaincu la nature, qui ont conquis ſur les eaux des provinces fertiles ?-- Surinam, l'Eſſequebe, le Powmaron ne permettent pas de méconnoître les habitans d'Harlem, de Midelbourg, du Cap & de Batavia. Un jour peut-être les François établis dans le voiſinage, égaleront, ſurpaſſeront même des républicains pécunieux dont l'avarice & la dureté ont donné un exemple funeſte dans le Nouveau-Monde par la révolte des Africains.

Les Antilles nous appellent : quel changement ont-elles éprouvé ? Sont-ce les mêmes peuples, les mêmes iſles trouvées par Colomb ? L'hiſtoire de leur découverte eſt-elle donc une fable telle que celle des Heſpérides ou de l'Atlantide ? D'où leur viennent ces enfans que leur terre n'a pas portés ? Les hommes, les animaux ne ſont plus les mêmes, la nature a

changé

changé de face. L'isle la plus dévastée par les conquérans, est la plus fertile, la plus peuplée. Plus de mille vaisseaux, toujours en action dans l'archipel des Antilles, une infinité de barques y entretiennent un mouvement, dont les villes de notre continent n'offrent aucune idée. Le sucre, le café, l'indigo, le coton, toutes les productions de l'Asie, toutes les denrées, toutes les marchandises de l'Europe sont étalées où l'on vit autrefois quelques nattes & quelques racines ; un peuple immense vit avec délicatesse dans une isle dont le foible équipage de Colomb épuisa les denrées en peu de jours.

Des ports, des bassins sûrs & commodes ont succédé aux rades foraines & aux cales ; les canots des Caraïbes ont été changés en navires, capables d'affronter les périls de la mer ; les carbets sont devenus des villes, & les huttes des sauvages ont été transformées en maisons spacieuses & commodes. – Les toiles les plus fines, les étoffes les plus précieuses, les meubles les plus recherchés ont pris la place des pagnes, des coquilles & des nattes ; toutes les jouissances de l'Europe & de l'Asie sont allée adoucir la vie de l'homme aux Antilles.

Les défrichemens, l'écoulement des eaux stagnantes, qui, dans le principe, ont coûté la vie à une grande partie des premiers Colons, leur laissent à présent respirer un air plus pur ; l'Européen, transporté jeune aux Antilles, y fournit une carriere aussi longue que dans sa patrie.

On regardoit, au commencement du dix-huitieme ſiecle, les Européens qui paſſoient aux Antilles, comme des hommes perdus pour la ſociété; aujourd'hui les négocians établis dans ces iſles, viennent faire habituellement leurs emplettes à Londres, à Paris, à Amſterdam, & dans toutes les villes de fabrique de l'Europe; une correſpondance vive & réguliere laiſſe à peine appercevoir que les abymes de la mer les ſéparent de notre continent.

Quoique la valeur numéraire des terres ne ſoit pas une regle ſûre pour eſtimer le bonheur de ceux qui les habitent; quoique l'abondance relative des métaux en faſſe varier les proportions, nous avons lieu de penſer que plus les hommes donnent de ces métaux repréſentatifs de leurs beſoins en échange des terres, plus elles peuvent y fournir, & plus ils ſont en état d'y ſatisfaire.

Si donc les terres qui ne produiſent que des objets de ſeconde néceſſité, acquierent une valeur preſque infinie, nous devons préſumer que leurs habitans poſſedent abondamment tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie, ou du moins ce qui le repréſente ou le procure.

D'après ce raiſonnement, nous croyons pouvoir juger de l'utilité de la découverte des Antilles, pour les hommes des deux hémiſpheres, par leur eſtimation pécuniaire. Si les conſéquences de notre apperçu, ne ſont pas d'une probabilité géométrique, elles offrent au moins des préſomptions bien favorables.

Nous nous permettrons donc un tableau de

comparaiſon relativement à quelques iſles de cet archipel, & nous dirons : — La Guadeloupe, Marie Galande & les Saints furent vendus en 1649, 73 mille livres. — La Martinique, la Grenade & les Grenadins, en 1650, 60 mille livres. — Saint-Chriſtophle, Saint-Barthelemy, Saint-Martin, Sainte-Croix & la Tortue, 120 mille livres.

Il exiſte actuellement à la Martinique quelques habitations, qui ſeules valent plus de deux millions; des maiſons qui ſont louées 50 à 60 mille livres; &, dans le nombre des ſix cents navires que la mere patrie envoie annuellement dans les Antilles, il eſt ordinaire qu'un ſeul rapporte en productions de leur ſol plus qu'elles n'ont coûté toutes enſemble au gouvernement.

Les colonies des Antilles n'ont pu parvenir à ce degré de proſpérité, ſans la faire refluer ſur l'Europe; tous les états de cette partie du monde qui ont eu des poſſeſſions dans les Antilles, ou qui ont regardé les terres de l'Amérique, comme des domaines à cultiver & non comme des mines à exploiter, ſe ſont peuplés, ſe ſont enrichis.

L'Angleterre a couvert l'océan de ſes vaiſſeaux, pour porter dans le Nouveau-Monde les produits de ſon ſol & de ſon induſtrie; pour voiturer dans toutes les parties de l'univers le tabac, l'indigo, le ſucre, le café, les bois de teinture, le poil des caſtors; tous les objets qui alimentent les manufactures, & mettent en mouvement des millions de bras

en Europe ; le nord de l'Amérique a couvért nos tables du produit de ſes pêcheries ; ſes pelleteries ſont venues nous défendre contre la rigueur des hivers ; le midi nous a fourni la matiere des teintures, des objets précieux pour les ſciences & pour les arts, pour ceux même qui veillent à notre conſervation.

Les manufactures de Londres, de Mancheſter, &c. &c. ont habillé, ont meublé les peuples des deux hémiſpheres ; l'acier, le lin, le coton & la laine ont pris toutes les formes au gré de l'artiſan habile, dont l'induſtrie a mis tous les états à contribution ; les beurres, les ſalaiſons & la biere de la Grande-Bretagne, ſont allé varier la nourriture & les boiſſons des Colons de l'Amérique ; ſes prairies ont été couvertes de troupeaux, ſes champs ſe ſont couverts de moiſſons abondantes, ſes chantiers, ſes ports & ſes rades ont reſpiré l'activité du commerce, & Londres a régné ſur les mers.

L'Hollandois, ſobre, économe, infatigable, a ſillonné les ondes ; il a uni toutes les parties de l'univers par ſa navigation ; les métaux & toutes les productions de l'Amérique, jointes à celles de l'Aſie, ont multiplié les objets de ſes tranſports & de ſes ſpéculations ; toutes les nations ont travaillé pour lui, il a voituré, il a navigué pour elles ; il a été leur entrepôt, leur banquier, & toutes ont contribué à ſon opulence.

L'archipel des Antilles a verſé le plus grands avantages ſur la France ; il a procuré le défrichement d'une grande partie de la Bretagne,

le desséchement des marais du Poitou, un débouché au sel de ses côtes; a mis en valeur une partie des landes de la Guyenne, de la Saintonge, du Maine & de l'Anjou; il a couvert de vignes le Quercy, l'Angoumois, partie de la Saintonge, du Limousin, du Périgord & du Rouergue; il a multiplié les fabriques du Hainault, de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, de la Normandie & de la Bretagne; il a augmenté celles du Languedoc, du Dauphiné, du Lyonnois & de l'Auvergne; il a procuré un débouché considérable à la mercerie, à la bijouterie, aux modes & à la librairie de la capitale. Le sexe le plus foible comme le plus robuste a été occupé.

La prospérité des Antilles a peuplé la France; les minots de farine envoyés dans ces isles ont couvert de bled les plaines de Moissac; toutes les provinces de France n'ont pu fournir assez de chanvres & de fer pour sa marine; (17) les denrées de l'Amérique ont donné le mouvement & la vie à ses ports de la méditerranée & de l'océan, en ont fait construire de nouveaux; elles ont animé l'industrie des diverses provinces, jusqu'aux montagnes de la Comté de Bourgogne, qui ont échangé contre elles leurs fromages & leur horlogerie. — Leurs buis & leurs sapins, façonnés en mille manieres, sont descendus à la mer pour passer aux Antilles; il n'est pas jusqu'aux habitans des Vauges, qui ont éprouvé les heureuses influences du commerce de cet archipel; le chanvre & le lin,

cultivés & filés dans les montagnes & les vallées de la Lorraine, ont multiplié les fabriques de bonneterie qui a été portée aux Antilles.

La France a lié à ses intérêts toutes les nations de l'Europe & de l'Asie ; elles ont toutes partagé les bénéfices de son commerce avec l'Amérique. Elle y a envoyé les toiles & les dentelles de la Flandre & du Brabant ; les fers façonnés du pays de Liege, du Luxembourg, du Palatinat & du Tirol ; les merceries de Nuremberg & d'Auguste ; l'horlogerie de Geneve qui a fait travailler ses voisins ; les bois & les chanvres du nord, les toiles de la Silésie & de la Suisse, les aciers de l'Allemagne & de l'Angleterre, la verrerie & les brillans factices de la Boheme.

L'Italie lui a vendu ses soies, ses étoffes & ses laines, ses huiles & ses fruits ; le Levant lui a apporté ses cotons, ses poils, ses drogueries ; elle a donné une valeur à toutes les productions de l'Asie jusqu'aux coquillages de l'Inde.

Les cotons de Saint-Domingue, de la Martinique, de Cayenne, &c. ont été transportés au milieu des précipices des Alpes, en concurrence avec ceux du Levant ; ils y ont été filés, ils ont imité les manufactures de l'Inde ; &, après avoir vivifié les sommets des montagnes de la Suisse, ils sont allé vêtir les habitans du reste de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique.

Les métaux du Brésil, du Mexique & du

Pérou, en faisant abonder les signes de richesse & d'échange, ont multiplié les consommations de l'univers . . . le commerce avec les Indes s'est soutenu, est augmenté. L'Anglois, le François, le Batave, l'habitant du nord & du midi, les métaux à la main, sont allé demander aux peuples de l'Asie leurs mousselines, leurs vernis, leurs épiceries, leurs soies; les objets de leur industrie ont animé celle de l'Europe, ils y ont été imités, & plusieurs s'y sont perfectionnés.

L'Europe a vu s'élever des villes, où à peine il y eut des hameaux; les villages sont devenus des cités; Paris, Londres, Amsterdam, contiennent chacune autant d'habitans qu'il y en eut autrefois dans plusieurs provinces.

Eh! que l'on ne nous dise pas que les grandes villes sont les tombeaux des campagnes; que le luxe fomenté dans ces grandes villes par l'envie d'y dominer, d'y briller, corrompt les mœurs, est l'écueil de l'innocence, endurcit les cœurs, & les rend inaccessibles à la pitié?

Sans ces villes, où les arts rassemblés, multiplient les hommes, sans ce luxe, (18) que des censeurs amers attaquent avec les anciens raisonnemens des petites républiques de la Grece & de l'antique Italie, que seroient nos campagnes? Pour quels peuples le laboureur emploieroit-il son industrie, lorsque de longs hivers, engourdissant la nature, tiennent dans l'inaction des bras qui, sous le chaume, filent ou tissent le lin, le coton & la soie? Femmes, enfans, vieillards, tous emploient leurs foibles

mains à ces ouvrages qui doivent décorer l'habitant des grandes villes, dont l'argent, par un reflux heureux, vivifie les campagnes.

Que l'on vante & publie la bienfaisance de ces hommes sensibles, dont la main généreuse va chercher le malheureux.... Ce n'est pas de sa compassion humiliante, que l'artiste attend sa subsistance, encore moins des encouragemens; ce n'est pas sa générosité, (tranchons le terme) ce n'est pas son aumône qui fera naître les talens, qui retiendra sur le bord du précipice cette foule de jeunes beautés qu'un travail enchanteur en éloigne.

Que le rhéteur, détracteur des grandes villes & du luxe, jette les yeux sur l'état actuel de l'Europe, & sur ce qu'elle étoit il y a quelques siecles pour les mœurs, les loix, la police, le bonheur enfin.... qu'il compare les François aux Francs, les Italiens aux Lombards, les Allemands aux Germains, les Suisses aux Helvétiens, les Hollandois aux Bataves, & la question est décidée; qu'il mette encore s'il veut les Suédois à côté des Goths, qu'il oppose les Danois aux Normands, les Polonois aux Sarmates, les Bretons du temps de César ou même d'Henri VII aux Anglois du dix-huitieme siecle.

S'il est possible alors au faiseur de syllogismes, qui n'attaque qu'une partie foible, qui confond à dessein le luxe (19) avec la mollesse & l'abus des consommations, qui se croit vainqueur dans un combat littéraire lorsqu'il n'avoue pas sa défaite; s'il lui est possible de voir sans

prévention, il conviendra que c'eſt la réunion des êtres penſans qui perfectionne les arts & étend le génie, comme les portions raſſemblées de lumiere & de feu, éclairent & échauffent la nature ; qu'elle anime l'émulation & nourrit le deſir du bien ; que l'homme même né méchant craint de le paroître aux yeux de la multitude qui l'environne & l'obſerve ; que ce luxe ſi décrié maintient peut-être plus les mœurs qu'il ne les altere, en arrachant une partie du peuple à l'inaction.

Il conviendra encore que ces Barons, qui, jadis du haut de leurs donjons, inſultoient à l'humanité, après avoir adouci leurs mœurs dans les grandes villes, ont appris à faire cas des ſueurs de l'homme des campagnes, à eſſuyer ſes larmes, à le ſoulager dans ſes maux ; que ces grandes villes enfin, ſemblables à ces globes, toujours en mouvement ſur eux-mêmes, donnent au loin l'action & la vie à tout ce qui les environne.

C'eſt l'abondance des métaux de l'Amérique qui a bâti, agrandi, orné, policé ces villes ; ce ſont les métaux du Nouveau-Monde qui ont étendu le commerce de l'Europe & réuni toutes les parties de l'univers. — Ils ont multiplié les objets du luxe, ils en ont développé toutes les branches, ils l'ont orné des agrémens de tous les arts, & l'ont rendu utile à toutes les claſſes de citoyens.

Que le rhéteur ceſſe donc d'exalter la force de ces hommes, ſouvent auſſi dangereux à leurs concitoyens qu'aux ennemis de leur patrie, qui,

montés sur des chevaux bardés, portoient des armures complettes d'acier & d'airain. L'homme a-t-il donc été créé pour marcher comme les Testacés?... Les mousquetaires qui emporterent en plein jour les remparts de Valenciennes; le Chevalier d'Assas, qui, la poitrine découverte, s'expose à une mort inévitable pour sauver une armée; le soldat qui coupe de sang-froid le bras fracassé par le canon, pour charger sur l'autre; la bombe attendue à la batterie, sont-ils moins grands, moins vaillans que les Tavanne & les Clisson?

MŒURS.

Ces mœurs si vantées de nos peres, étoient-elles donc si pures? Lorsque l'ivrognerie & tous les excès qu'elle entraîne déshonoroient toutes les conditions; lorsqu'une débauche brutale avilissoit ses sectateurs réciproquement à leurs yeux .... lorsqu'un mot, une fantaisie mettoit les armes à la main des meilleurs amis, &, par des assassinats honorés, versoit le sang de presque toute la noblesse de l'Europe.

La variété des jouissances que la découverte de l'Amérique a procurées, a amené la sobriété dans chacune de celles que l'on s'est permises.... La débauche a été reléguée dans les asyles honteux du vice, & le vicieux, craignant de paroître tel, a rendu, par son hypocrisie même, l'hommage le plus éclatant à la vertu. Elle s'est assise sur le trône; les princesses lui ont sacrifié; on les a vues donner l'exemple des vertus filiales & maternelles.

Des loix sages, & plus encore que les loix, des mœurs douces, une politesse & des égards réciproques, ont appris aux hommes à se ref-

pecter ; les duels ont cessé, parce que les hommes ont été civilisés.

RELIGION.

La science & la sagesse se sont trouvées dans la bouche des prêtres & des pontifes ; ils n'ont plus craint d'éclairer les peuples, par une morale raisonnée, que les circonstances les avoient rendu incapables de recevoir & de goûter ; ils ont élagué de leurs instructions ces prodiges, ces pratiques minutieuses & bizarres que l'on avoit cru utiles dans des temps d'ignorance ; la religion a brillé de son propre éclat, elle a paru aussi belle, aussi pure que lorsqu'elle fut donnée aux hommes pour faire leur bonheur.

POLITIQUE.

La politique est devenue une science nécessaire, elle est devenue utile aux hommes, elle a assuré la tranquillité & l'indépendance des états les plus foibles ; les traités fondés sur l'avantage réciproque des Souverains & des peuples, ont été garantis & respectés ; les hommes ont pu compter sur la foi des Princes ; ils n'ont pas craint d'habiter les frontieres de leurs états, & elles sont devenues souvent les parties les plus florissantes de leurs vastes domaines.

DROIT PUBLIC ET CIVIL.

AGRICULTURE.

Les privileges utiles des villes ont été conservés ; la liberté s'est étendue sur les campagnes ; le cultivateur, assuré sur son existence, a labouré sans inquiétude, a moissonné pour lui. Si quelquefois il a éprouvé les vexations de la finance, elles ont été réprimées aussi-tôt que connues ; les Gouverneurs, les Commissaires des Souverains, les Souverains eux-mêmes

ont encouragé le laboureur & l'artiſte; le lettré s'eſt joint à eux; des ſociétés ſavantes ont éclairé, ont guidé leur pratique par des expériences & des théories lumineuſes. Le laboureur a rendu les landes fertiles, le vigneron a défriché les montagnes, & l'artiſte a créé des chefs-d'œuvre.

JURISPRUDENCE.

Des juriſconſultes profonds, ſans ceſſer de révérer la majeſté des loix Romaines, ont conſacré leurs talens & leurs veilles à la rédaction de codes plus conformes à leurs ſiecles, & à la maniere d'être des peuples; les loix ont parlé avec autorité & les Souverains ont protégé leurs oracles.

Des magiſtrats, vénérables par leur ſcience & par leur probité, diſtingués par leur naiſſance & leurs richeſſes, ont ſacrifié leur repos & leurs jouiſſances particulieres au ſecours de l'infortune des hommes, obligés de recourir à la protection des tribunaux; & ſi l'on a pu quelquefois ſoupçonner que l'intérêt, les graces de la beauté ou la délicateſſe de l'amour-propre, avoient pu faire varier la balance dans quelques mains, combien de déciſions juſtes & lumineuſes ſont émanées de ces tribunaux ſupérieurs, auxquels le dépôt des loix eſt confié!

MÉDECINE.

Les médecins ont ceſſé d'être des aſtrologues; mais s'ils n'ont pas lu dans les aſtres la deſtinée de leurs malades, ils ont étudié la ſtructure admirable du corps humain; ils en ont examiné les reſſorts & l'harmonie, analyſé les liquides, & obſervé les effets de la vie; des

anatomiftes adroits, des naturaliftes intelligens ont lu avec fuccès dans ce dédale de fibres qui font mouvoir les corps ; ils ont comparé la méchanique du corps de l'homme avec celle des animaux ; ils ont furpris les fecrets de la nature & le dérangement de fes loix par l'effet des paffions.

Des botaniftes, courageux & infatigables, ont bravé les précipices & gravi les montagnes; ils font allé dans le Nouveau-Monde, ont parcouru l'ancien pour chercher des plantes, des fubftances & des écorces, afin de foulager l'homme dans fes maux, & écarter les maladies qui l'affligent ; les minéraux ont dévoilé leurs propriétés au chymifte, la pharmacie s'eft enrichie de fes découvertes, & toutes les plantes ont été connues depuis le gramen jufqu'au cedre.

LITTÉRATURE ET ARTS.

L'Imprimerie a multiplié ces réfervoirs précieux, qui offrent aux lettrés le dépôt toujours ouvert de toutes les connoiffances ; la vie de l'homme de lettres s'eft étendue à l'infini, en trouvant fous fa main les objets qui euffent demandé plufieurs fiecles de recherches ou d'expériences.

L'éloquence, la poéfie, la fculpture, l'architecture, toutes les fciences & tous les arts fe font réunis pour flatter fon efprit, pour embellir fes féjours..... La méchanique a centuplé les forces de l'homme & des animaux ; elle a facilité des prodiges. La richeffe de fes inventions s'eft étendue aux manufactures d'utilité & d'agrément ; tous les dons de

la nature sont venus se placer sur nos étoffes, & la main de l'enfant comme les bras de l'homme ont été employés.

NAVIGATION, COMMERCE.

Les rivieres n'ont plus été de simples canaux d'arrosement; la pêche & les écluses ont cessé d'en interdire la navigation; elles ont voituré toutes les richesses de la nature & de l'industrie; les marais ont été desséchés & rendus utiles; la géométrie a dirigé le cours des eaux, elle leur a fait franchir les montagnes, & a réuni les mers à leurs pieds.

Des navires, construits avec méthode, (20) ont bravé le courroux des flots & des écueils des côtes; toute la terre a été connue; le savant l'a mesurée comme un arpenteur; tous ses habitans sont prêts à ne faire qu'un peuple de freres qui vont se communiquer leurs besoins & leurs ressources.

FAMINES.

L'intempérie des saisons a pu détruire les récoltes d'une contrée sans y faire naître la disette; la facilité des communications y a entretenu l'abondance; les fleuves & les mers ont favorisé les spéculations du négociant attentif à tous les événemens, il a augmenté sa fortune & secouru des royaumes.

EPIDÉMIES.

Les maladies contagieuses ont été resserrées dans les lieux où elles avoient pris naissance; des méthodes lumineuses ont détruit leur malignité, enseigné à les éviter, prévenu ou arrêté leurs progrès. L'écoulement des eaux stagnantes & la police des villes en ont supprimé beaucoup; l'homme a pu jouir des avantages de la société, sans redouter les

maux qu'occaſionnoit l'affluence de ſes ſemblables. Les ſoins paternels des Souverains pour leurs peuples ſe ſont étendus juſque ſur les animaux, qui partageoient avec l'homme les travaux de l'agriculture, le nourriſſoient de leur chair ou le couvroient de leur toiſon; les épizooties ont été arrêtées par des ſecours auſſi gratuits que prompts & éclairés.

POPULATION.

Les hommes ſe ſont multipliés au milieu des reſſources de l'agriculture & du commerce; des gouvernemens qui ont joint la modération à la fermeté, ont ouvert l'océan à ces êtres dangereux qui troublent la ſociété; ils les ont tranſportés dans les déſerts de l'Amérique; l'habitude d'un travail, dont ils recueilloient tous les fruits, a amené des réflexions qui ont rappellé dans leur ame les loix éternelles du Créateur. Leurs travaux, en leur procurant l'abondance, en ont fait des hommes; mêlés avec ceux que des malheurs, des erreurs, des vexations repouſſoient de l'Europe, ils n'ont fait qu'un peuple, ils ſe ſont multipliés comme les ſables de la mer, ils ont labouré les déſerts, ils ſe ſont livrés à des cultures inconnues à leur patrie, ils ont conſommé une partie du produit des ſiennes, &, par des échanges heureux, ils ont augmenté tous les moyens de ſubſiſtance dans les deux mondes & fait naître des hommes.

GUERRES.

Les petites guerres qui déſoloient les villages & les bourgs de l'Europe, ont ceſſé; ces châteaux menaçans, dont toutes les collines étoient hériſſées, ont été démolis ou ont été abandonnés; les tyrans qui les occupoient, ſe ſont

policés ; les brigands qui pilloient les campagnes, ont été réprimés ; l'homme ſeul & ſans armes, muni d'un imprimé, a pu parcourir l'Europe en ſûreté ; plus les petits états ſe ſont fondus dans les grandes ſouverainetés, plus la ſûreté civile a été complette. — Des intrigues de cabinet, des jalouſies de commerce, des prétentions ambitieuſes ont excité des guerres ; les grandes maſſes ſe ſont heurtées avec une force proportionnée à leurs poids ; mais leur centre a réparé, par ſon reſſort, les pertes de la circonférence.

Toutes les paſſions exaltées n'ont pu étouffer le cri de la loi, elle s'eſt fait entendre au milieu du conflit des armes ; l'homme n'a pu être ni ſi méchant, ni ſi long-temps méchant, ni ſi ſouvent méchant qu'il l'eût voulu.

Mais ſi la découverte d'un monde nouveau a été ſi utile à l'univers, à l'Europe en particulier, pourquoi l'Eſpagne, nous dira-t-on, maîtreſſe des plus riches contrées de l'Amérique, a-t-elle perdu ſon éclat ? Pourquoi s'eſt-elle dépeuplée ? Comment s'eſt-elle vu enlever ſes plus belles poſſeſſions de l'Europe & de l'Aſie ? Pourquoi a-t-elle perdu une partie de celles de l'Amérique, ou ne les a-t-elle conſervées qu'à l'aide de ſes alliés ? Pourquoi même encore vient-elle d'échouer contre un repaire de brigands ? Une ville a repouſſé l'Eſpagne, aidée de la marine de Mâlte & de l'Italie.

Ah ! s'il nous étoit permis d'examiner les fautes des gouvernemens ; s'il étoit libre à l'homme de ſcruter les deſſeins de l'Eternel....
nous

nous dirions : — Ce ne ſont pas les métaux de l'Amérique qui ont dépeuplé les royaumes de l'Eſpagne, c'eſt l'emploi que ces Souverains en ont fait pour dominer en Europe & pour la bouleverſer; c'eſt l'ambition de conquérir l'Amérique entiere & de vouloir la peupler avec les ſeuls habitans de l'Eſpagne.

La fortune de la maiſon d'Autriche étoit prodigieuſe; Charles-Quint abaiſſoit la France, dominoit en Italie, commandoit en Allemagne, régnoit ſur l'Eſpagne, tenoit aſſujetties les dix-ſept provinces des Pays-Bas, marioit ſon fils avec l'héritiere de la Grande-Bretagne; tous les états maritimes de l'Europe redoutoient ſa puiſſance.... Le monde avoit paru s'agrandir pour ſa maiſon; cette Atlantide, célébrée par les anciens, étoit ſortie pour elle du fond des eaux; mais Philippe, dédaignant d'être le paſteur des peuples que ſon pere lui avoit légués, voulut leur commander avec un ſceptre de fer... Les métaux de l'Amérique devoient répandre l'aiſance & le bonheur dans ſes vaſtes états; ils ne furent entre ſes mains que des leviers terribles qui ſouleverent & bouleverſerent le monde.

Fier de ſa puiſſance & de ſes tréſors, il troubla la France, qu'il ne put accabler; perdit les Pays-Bas, qu'il tourmenta ſans ſuccès; enrichit l'Italie, qui aimoit ſon argent autant qu'elle déteſtoit ſa domination; échoua ſur les côtes de l'Angleterre, qu'il ne put corrompre. Une poignée de rebelles pourſuivit ſes ſujets ſur toutes les mers; ſes armées trouverent leurs

tombeaux dans les pays qu'elles étoient chargées de défendre ; ses soldats mal payés se mutinerent. Philippe, maître des trésors du Nouveau-Monde, emprunta & ne put rembourser. — Les peuples belliqueux de l'Espagne se fondirent en Italie, en France & dans les Pays-Bas, bien plus qu'ils ne se perdirent dans les déserts de l'Amérique.

Nous croyons entendre l'Etre suprême, qui dit autrefois :

(21) *Le Roi des Assyriens m'a servi devant Thir ; ses soldats ont perdu leurs cheveux à ce siege, leurs épaules ont été écorchées, leurs habits sont tombés en lambeaux ; je vais leur livrer l'Egypte & ses trésors pour les dédommager.*

Mais, il dit ailleurs : . . . *J'avois livré mon peuple à Babylone pour le punir de ses infidélités, mais les Caldéens ont insulté à ses maux ; ils ont égorgé la mere & brisé la tête de l'enfant contre la pierre ; ses Rois ont emmené les jeunes hommes captifs, & n'ont plus voulu les laisser aller ; je vais diviser leur empire entre les Perses & les Medes ; je vais donner Babylone à ses ennemis.*

L'Espagne avoit combattu pendant huit siecles contre les Maures ; les vertus & le courage de ces peuples s'étoient épurés, fortifiés pendant ce laps de temps ; l'Etre suprême les avoit récompensés par la conquête de la moitié de l'univers.

Peut-on nous empêcher de penser que le pere des hommes dit aussi :

J'avois donné l'Amérique aux Rois de Caſtille pour y faire connoître mon nom, pour m'y faire aimer; je leur avois livré ſes peuples ſauvages pour en faire des hommes; mais ils ont détruit les nations qu'ils devoient inſtruire, égorgé les hommes qu'ils devoient civiliſer; ils ont rendu mon culte odieux; ils ont ravagé les parties de l'Europe qu'ils devoient gouverner avec douceur; je vais ôter la prudence aux conſeils des Rois de Caſtille, je vais faire paſſer leurs couronnes dans des familles étrangeres; je vais faire écouler chez toutes les nations ces tréſors qu'ils ont voulu ſe réſerver à eux ſeuls; je livrerai leurs peuples aux corſaires de l'Afrique, qui iront les enlever ſur leurs côtes.

Ainſi s'exécutent les décrets de l'Eternel ſur les peuples & ſur les Rois. Διὸς δ'ἐτελείετο βουλή. Iliade, livre premier. (22)

Les Portugais, ſortis d'un coin de l'Europe, avoient conquis une partie des côtes de l'Afrique, dominoient ſur le grand archipel des Indes, & depuis le golphe d'Ormus juſqu'aux côtes de la Chine; ils avoient aſſervi ou ravagé une grande partie de l'Aſie, exercé ſur tous ſes peuples la domination la plus tyrannique; privés de leurs Rois, aſſujettis pendant 60 ans aux Souverains de l'Eſpagne, qui les avoient laiſſé dépouiller de leurs poſſeſſions les plus précieuſes; ils n'ont ſecoué leur joug que pour ſe jeter dans les bras d'un allié qui les a laiſſés dans l'inaction & l'impuiſſance.

Mais il reſte à l'Eſpagne & au Portugal les plus grandes reſſources; l'Amérique leur pro-

digne l'argent, l'or, les pierreries, des productions précieuſes dans tous les genres; leurs peuples ſont doués d'une élévation de génie qui les caractériſe entre tous ceux de l'Europe, comme la majeſté de leur langage ſe diſtingue parmi tous les jargons que les ſciences ont perfectionnés; ils peuvent recouvrer leur ancienne ſplendeur par les mêmes voies, qui, chez les autres peuples de l'Europe, peuvent atténuer les maux, conſerver & augmenter les biens que la découverte de l'Amérique a procurés aux nations; mais avant de nous livrer à la recherche de ces moyens, eſſayons par une courte analyſe, de préſenter, ſous un point de vue plus rapproché, l'utilité & les déſavantages produits par cet événement; mis en oppoſition, ils ſortiront avec plus d'effet, & nous guideront dans nos recherches.

L'Amérique trouvée par Colomb, qui cherchoit les Indes orientales, fut découverte trois ſiecles trop tôt, pour l'avantage des deux mondes, en ſuppoſant que les lumieres qui commençoient à ſe répandre en Europe, euſſent pu, ſans autre ſecours, la civiliſer.

Elle fut conquiſe par des avanturiers qui avoient toute la férocité du quinzieme ſiecle, toute celle que pouvoit inſpirer une guerre longue & heureuſe contre les ennemis de leur liberté & de leur religion; ſans plan déterminé d'invaſion, de conquête, d'établiſſemens, preſque ſans ſecours, comme ſans police de la part des gouvernemens qui avouerent plutôt la conquête qu'ils n'y participerent, qui accorderent

aux brigands usurpateurs toutes leurs demandes ; parce qu'ils avoient peu de droit, de force & de volonté de s'y opposer ; les métaux, qui furent apportés, légitimerent auprès des Souverains avides & toujours obérés, tous les moyens de se les procurer.

Ils fermerent les yeux sur toutes les injustices des avanturiers dans le Nouveau-Monde, parce qu'eux-mêmes ne formoient en Europe que des projets injustes & ambitieux ; le mal s'opéra d'abord naturellement, sans systême, & par la nature de l'homme avide & méchant, lorsqu'il n'est pas contenu par de bonnes loix ; le bien s'est effectué, pour ainsi dire, malgré les hommes ; nous dirions par hasard, comme la découverte, si nous n'étions persuadés des vues supérieures de l'Etre suprême, qui fait servir à l'avantage de l'homme, les passions qui troublent si souvent son bonheur, & a inspiré aux Souverains de mettre quelqu'ordre dans leurs nouveaux domaines pour l'intérêt de leur fisc & le bien de l'humanité.

Nous livrant donc à une courte analyse, nous dirons :

La découverte de l'Amérique & l'exploitation de ses mines ont coûté la vie à plusieurs millions d'Indigenes, d'Européens & d'Africains ; elle a facilité aux Européens les révolutions qu'ils ont occasionnées en Asie depuis près de deux siecles ; mais l'Amérique a été peuplée d'Européens, d'Africains & de Métis de toutes les parties du monde.

L'Américain a été mis en servitude, on lui

a ôté ſes loix & ſes uſages, on l'a dépouillé de ſes tréſors & de ſon culte; mais pluſieurs nations ont gagné à perdre la licence de leur liberté, comme les Bréſiliens, les Guaranis & les Moxes; les Mexicains n'ont fait que changer de fers, toutes ont acquis de nouvelles jouiſſances, plus de moyens de ſubſiſtance, plus de ſûreté; leurs métaux n'étoient pas des tréſors pour eux, & les gouvernemens de l'Europe, en leur ôtant leurs loix, leur en ont donné de préférables; il ne manque à leur ſupériorité que l'exactitude dans l'exécution; à l'égard du culte, nous ne préſumons pas que leur théogonie puiſſe entrer en comparaiſon avec la ſublimité des dogmes & la pureté de la morale qui leur ont été enſeignées.

Dans la fureur de la conquête, on a détruit des villes dans le Mexique; les hameaux, les huttes des ſauvages ont été incendiés; des contrées ont été changées en déſerts par le maſſacre de leurs habitans.... mais Mexico a été bâti plus beau qu'il ne fut jamais; les villes ſe ſont élevées où il n'y avoit pas même d'habitations, tant dans le nouveau que dans l'ancien monde.

Si l'Amérique paſſe pour avoir communiqué à l'Europe un venin qui attaque les générations, & ſi l'Europe lui a porté la variole; l'Europe, en défrichant l'Amérique, en deſſéchant ſes marécages, l'a aſſainie, elle lui a enſeigné des méthodes lumineuſes pour ſe ſervir avantageuſement des antidotes qui croiſſoient ſur ſon ſol, & l'Amérique a fourni à l'Europe

des ſpécifiques contre les maux qu'elle lui a communiqués ou qui l'affligeoient.

Une multitude d'Européens, d'Africains, ont péri, dans les voyages de long cours, par les naufrages, les armes, les maladies; un écrivain philoſophe n'a pas craint de dire que ſi l'on réfléchiſſoit à tout le ſang que coûte une barique de ſucre, on n'oſeroit jamais en uſer; mais les villes de l'Europe ſe ſont embellies, agrandies, multipliées; elles n'ont pu le faire ſans une population proportionnée des campagnes qui les ont nourries.

L'Afrique a vendu ſes enfans, ils ont été réduits en ſervitude; le peuple qui abhorre le plus le travail, a été condamné à fouiller la terre, à la cultiver pour des maîtres étrangers; mais celui qui a été vendu étoit donc eſclave dans ſa patrie; mais ſes ſueurs ont fertiliſé l'Amérique, enrichi & peuplé l'Ancien-Monde.

Des guerres longues & ſanglantes ont affligé l'Europe, elles ont déſolé la ſurface de la terre; les Souverains ont ſouvent abuſé des richeſſes & de l'induſtrie de leurs peuples pour aſſeoir des impoſitions exhorbitantes; ſouvent pour ſe procurer de l'argent, ils en ont tari ou du moins affoibli les ſources; les loix fiſcales ſe ſont multipliées, des publicains ſe ſont engraiſſés de la ſubſtance du peuple par des inventions, des extentions arbitraires & protégées; l'or, l'argent, la vie même des citoyens leur a été ſoumiſe; mais les petites guerres & les brigandages partiels ont ceſſé en Europe; l'homme foible, iſolé, a été reſpecté; la loi a

protégé l'innocence & réprimé l'injustice ; les Souverains se sont occupés du bonheur de leurs peuples ; ils ont gémi sur les maux de l'humanité, ils ont approché les sages de leur trône, ils ont écouté leurs avis, ils ont profité de leurs lumieres ; elles ont éclairé toutes les classes de la société qui a fait les plus grands pas vers la civilisation ; cette civilisation précieuse a étendu ses bienfaits jusque dans les forêts de la Lithuanie & de la Tauride ; Pétersbourg & Cherson ont fait renaître l'Italie & la Grece au milieu des déserts de la Russie & de la Chersonese Cimbrique.

Quel concours de maux ! quel assemblage de biens !... Livrons-nous néanmoins à la satisfaction de voir que la masse d'utilité a surpassé celle des maux qui sont résultés de la découverte, & employons tous les moyens pour conserver & accroître les uns, & pour remédier aux autres ; c'est le but que nous nous sommes proposé en nous livrant à cette discussion.





DEUXIEME PARTIE.

Nous nous sommes flattés de trouver dans l'exposition des biens & des maux que la découverte du Nouveau-Monde a procurés aux hommes des moyens de la rendre plus utile ; nous avons espéré que de leur rapprochement sortiroient des traits de lumiere qui nous éclaireroient dans nos recherches & nous indiqueroient les moyens de remédier aux maux qui en sont résultés ; mais s'il est difficile d'éclairer quelques individus, même sur leur bonheur ; s'il est si mal aisé de persuader les citoyens d'une ville de laisser faire leur bien ; s'il faut toute la sagesse de plusieurs hommes pour procurer quelques avantages à une province ; si les républiques qui forment leurs sénats ; si les Rois qui composent leurs conseils des hommes les plus éclairés, ne touchent qu'en tremblant aux usages que le temps a consacrés, quelque défectueux qu'ils soient ; de quel front oserons-nous proposer à l'univers des réformes & des changemens ?... Nous.... qui....

Vingt fois cette pensée a fait tomber la plume de nos mains ; vingt fois nous avons été tentés d'abandonner une entreprise qui nous paroissoit si fort au-dessus de nos forces.

Rassurés enfin par la pureté de nos intentions, & persuadés de l'indulgence du tribunal

littéraire, auquel nous présentons notre travail ; quelque crainte que nous devions avoir de rester au-dessous de notre sujet, nous osons suivre notre plan, & nous applaudirons à un meilleur.

Les biens & les maux, qui ont été les suites de la découverte de l'Amérique, peuvent être envisagés sous deux points de vue, comme relatifs au Nouveau-Monde, comme affectant l'ancien ; mais sous l'un & l'autre hémisphere, ils ont eu une même cause qui a produit partout les mêmes effets.

Lorsque l'on examine avec attention les suites de la *découverte*, il est peu de personnes qui ne soient tentées de les attribuer à l'abondance des métaux qui ont été versés en Europe, ou du moins à l'avidité que les conquérans ont mis à leur recherche & à l'emploi qu'ils en ont fait ; croyant entrevoir, dans l'essence même de l'homme, une premiere cause motrice de toutes ses injustices, nous croyons devoir la manifester, & regardant le mauvais usage des métaux, moins comme la cause que comme l'effet des passions des hommes & des gouvernemens, osons attaquer la source du mal dans cette passion, particuliere à l'homme, qui agite & bouleverse l'univers.

Dans tous les temps, dans tous les âges, (23) l'esprit de domination a été la passion la plus tyrannique de l'homme en société ; c'est celle qui le distingue essentiellement de l'homme, de la nature & des animaux ; c'est à elle qu'il sacrifie son repos & ses attachemens les plus

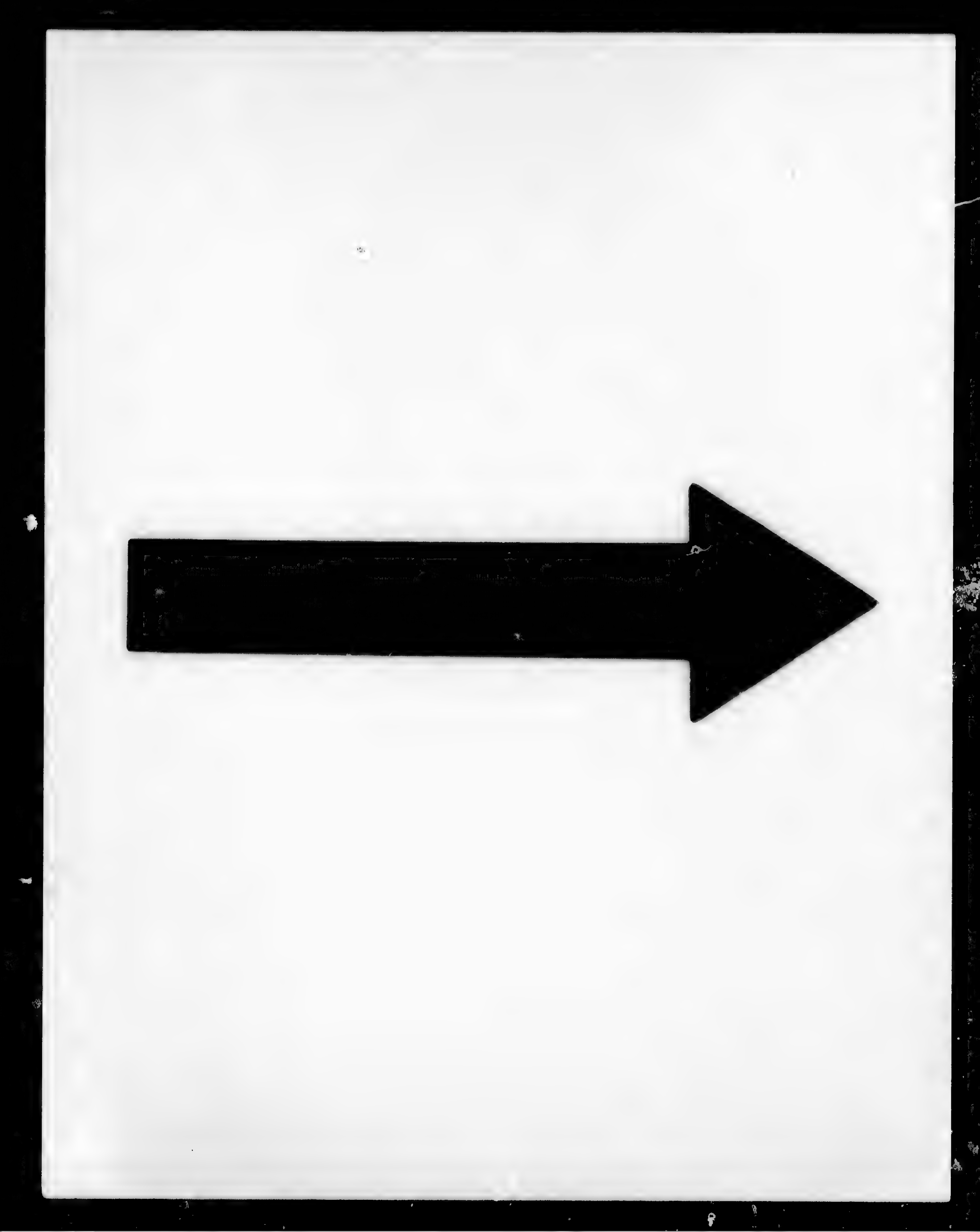
chers ; c'eſt pour elle qu'il amaſſe ou mépriſe les richeſſes ; c'eſt pour elle qu'il ménage ou prodigue ſa vie ; c'eſt à cette gloire qu'il immole toutes les autres gloires.

Depuis le républicain, qui s'agite pour obtenir les charges de ſa patrie, juſqu'au deſpote qui fait trembler ſes viſirs ; depuis le religieux, qui a fait vœu d'être humble, juſqu'au conquérant, dont l'orgueil anime toutes les démarches ; depuis l'enfant qui tyranniſe l'animal domeſtique, qui le flatte, juſqu'au vieillard qui excede par ſes caprices tous ceux qui l'environnent ... tous les hommes ont un deſir inſatiable de dominer.

Cette paſſion exaltée dans l'homme privé, met le trouble dans la ſociété ; lorſqu'elle fermente dans les Souverains, dans ces grands corps politiques qui partagent la terre, ſon exploſion y porte le ravage & l'horreur ; de toutes les paſſions de l'homme, il n'en eſt point qui s'oppoſe plus à ſon bonheur.

Elle exclut la modération, elle détruit la liberté, elle trouble la paix, ſources de félicité pour l'homme, & qui l'attachent à la civiliſation.

Les conquérans du Nouveau-Monde, ſortis généralement de la derniere claſſe du peuple, ou du moins fort au-deſſous de l'aiſance, ſe livrerent à tous les crimes pour étaler, dans leur patrie, une opulence qui les éleva au-deſſus de leurs égaux. Les Souverains de la Caſtille, à peine débarraſſés des Maures qui avoient opprimé leurs peuples pendant près de huit



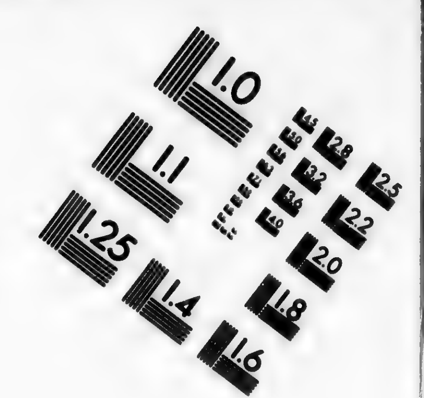


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



fiecles, voulurent opprimer à leur tour, voulurent dominer.

C'eſt avec l'or que l'on achete les hommes; c'eſt avec l'or que l'on domine ; il faut enlever à l'Américain ſes tréſors ; il faut le forcer à arracher les métaux des entrailles de la terre ; ſi l'on peut craindre ſon inſurrection, il faut l'égorger ; ſi la génération Américaine ceſſe, l'Afrique fournira de nouvelles victimes, ainſi penſerent, ainſi agirent ſucceſſivement les Souverains, dont les peuples avoient découvert l'Amérique. Ainſi ont raiſonné depuis, ainſi ont agi des peuples enthouſiaſtes de la liberté des nations généreuſes & compatiſſantes, des républicains modérés, des peuples du nord qui briſerent autrefois les fers de l'Europe.

Ils n'ont pas tous occupé les Américains à fouiller les mines, mais ils ont voulu courber le Caraïbe vers la terre, & le forcer à cultiver les objets de notre luxe ; l'homme le plus libre s'eſt indigné, eſt péri. Les navires de toutes les nations ſont allé ſur les côtes de l'Afrique acheter des cultivateurs, dont la plus grande partie éteints ſans poſtérité, ont mêlé leurs cendres à celles des indigenes.

Les mœurs dures, guerrieres & preſque barbares du quinzieme ſiecle, n'inſpirerent aux nations qui vouloient dominer que des moyens féroces ; elles chercherent le bonheur dans le ſang & la ſervitude des peuples ; c'eſt aux lumieres, c'eſt au ton d'humanité, c'eſt ſurtout à cette philoſophie, amie des hommes,

qui caractérise le dix-huitieme siecle, de réparer les maux des siecles antérieurs.

Elle ne rendra pas la vie à cette multitude de peuples égorgés au moment de la conquête; elle ne fera pas revivre ceux que l'avarice a fait périr dans les travaux des mines; ceux qu'une tyrannie sourde, des outrages multipliés, une servitude accablante ont conduit au tombeau avec leur postérité; mais elle multipliera ceux qui existent encore, & les attachera à la vie par les jouissances & les propriétés; elle dira aux Souverains.... *Aimez la justice, vous qui jugez la terre, & faites régner l'équité.*

Cette justice leur inspirera la modération qui réprouve les moyens violens, qui ne se hâte pas trop de jouir ni de jouir seule.

Elle fera naître cette liberté qui fait obéir aux loix, & rend les hommes capables de faire le bien.

Mais sur-tout elle maintiendra la paix, source de tous les biens; bien inappréciable elle-même qui fait éclore tous les germes du bonheur. — Ce sont les trois moyens qui nous ont paru devoir remplir les vues de la derniere partie du problême proposé.

Nous disons premiérement *la modération;* elle fera comprendre aux peuples qui possedent les mines, que les Américains sont plus propres à leur exploitation que les expériences anciennes ne le leur ont persuadé.

Elle convaincra les Souverains que la possession exclusive des métaux précieux seroit plus

funeſte à leurs peuples, qu'une privation abſolue de ces ſignes de richeſſes.

Nous propoſons ſecondement *la liberté*; nous ſommes loin d'entendre par ce mot une faculté accordée à chaque individu de ſuivre ſes caprices ; pareille faculté détruiroit toute liberté ; mais nous entendons, la liberté civile qui fera de tous les indigenes du continent, des propriétaires ou des fermiers, & non des eſclaves, êtres paſſifs dont le nombre dangereux, pour les maîtres, peut être également funeſte à l'état, & par la corruption des maîtres & par la révolte des eſclaves.

Cette liberté doit s'étendre au commerce. Circonſcrit dans une nation, il ne peut tout au plus ſatisfaire qu'à ſes beſoins ; mais il ne l'élevera jamais à la proſpérité ; cet enfant de la liberté fuit les pays où il éprouve des gênes & les laiſſe dans l'inaction ; il fait le tour du monde à la ſuite de la liberté qui lui tend les bras.

Notre troiſieme moyen eſt *la paix*; ſi le commerce réunit les hommes & les fait participer à toutes les productions de l'univers ; s'il fait naître les arts ; ſi l'aiſance qui le ſuit excite & développe le génie ; s'il fit fleurir autrefois Thir, (24) Athenes & Corinthe ; s'il a civiliſé l'Italie, dès le treizieme ſiecle, lorſque le reſte de l'Europe étoit encore barbare ; il a beſoin que l'univers ſoit en paix. Quelque habituelle que ſoit la guerre chez l'homme de la nature, chez les hommes même policés,

c'eſt un état forcé, oppoſé au bonheur & à la raiſon.

La guerre, d'ailleurs, en interceptant à l'Amérique la communication des autres parties du monde, lui apprend à ſe paſſer d'elles, & expoſe l'Europe à perdre au retour de la paix des branches précieuſes de commerce, dont la privation lui ſeroit fatale à jamais.

Eſſayons de développer ces propoſitions & d'en faire l'application aux ſuites de la découverte de l'Amérique. La différence des peuples, dont nous devons traiter les intérêts, pourrra nous faire confondre quelquefois nos moyens; mais nous ne les perdrons pas de vue, & nous ferons nos efforts pour les préſenter avec la clarté que nous permettra un ſujet auſſi compliqué & auſſi important.

Des expériences malheureuſes ont fait croire aux conquérans de l'Amérique, que ſes habitans étoient peu propres aux travaux des mines, que ceux du midi n'en pouvoient ſupporter les fatigues, que ceux du nord refuſoient de s'y ſoumettre.

Mais les peuples les plus amolis de l'ancien continent, les Aſiatiques ont exploité des mines moins abondantes, plus difficiles & avec moins de moyens.

Les habitans de la Hongrie, de la Galicie & de Hanovre, loin de ſe refuſer à ce genre de travail, exploitent avec plaiſir & ſuccès les mines d'argent de leur patrie; ceux du Tirol & de la Suede deſcendent tous les jours dans les entrailles de la terre, pour en arracher le

cuivre & le zing, malgré les vapeurs arsénicales qui s'en détachent ; toutes les contrées de l'Allemagne, toutes les provinces de la Russie, de l'Angleterre & de la France, qui exploitent les mines, se sont enrichies, se sont peuplées.

Pourquoi les mines de l'Amérique en ont-elles dévoré les habitans? L'esprit de domination a voulu tout avoir, jouir de tout & tout forcer. Les travaux des Américains ont été trop lents au gré de son impatience : on a négligé les précautions qui auroient pu conserver leur santé ; ils ont été excédés de fatigues ; ils sont tombés sur les tas d'or & de minérai qu'ils avoient amoncelés. Les mineurs, obligés de leur substituer des negres, ont traité avec des marchands d'hommes, qui leur ont livré les habitans de l'Afrique au poids de l'or, qui est passé dans leurs mains.

Les mineurs, intéressés à recouvrer promptement le prix de ces nouveaux ouvriers, ont pressé les travaux sans ménagement, ils ont eu plus d'or & d'argent à la fois ; mais plus ces métaux ont été communs, plus toutes les denrées, plus tous les objets de luxe & de nécessité ont été chers ; plus il y a eu de mines, plus elles ont été abondantes, moins le mineur a été riche ; la même quantité de métaux représentoit moins d'objets de besoin.

L'abondance de ces mêmes métaux en Espagne a produit les mêmes effets ; & si, pour le bonheur de l'Espagne, l'or & l'argent de l'Amérique ne se fussent pas répandus en Europe

Europe & en Asie, malgré toutes les prohibitions possibles ; s'il ne s'en fût pas consommé dans la vaisselle & les ornemens du luxe, l'or & l'argent auroient couvert l'Espagne ; toutes les denrées nécessaires à la vie auroient été sans prix. Le pauvre (eh ! il se trouve toujours à côté du riche) seroit péri de faim & de misere ; les Souverains de l'Espagne auroient eu le sort de cet ancien Roi de Phrigie dont ils étoient prêts de réaliser la fiction.

Il ne seroit pas difficile de prouver qu'il eût été plus avantageux à l'Espagne de faire le commerce du continent de l'Amérique, que de le conquérir. L'Europe entiere y eût gagné par approximation, & l'Amérique n'auroit pas été dépeuplée.... Maîtresse des Antilles, l'Espagne eût pu les peupler de colons Espagnols, Flamands, Wallons, Allemands, Italiens. La Jamaïque, Cuba, Saint-Domingue, Porto-Rico, &c. seroient devenues des colonies puissantes & utiles, elles seroient devenues le plus riche entrepôt de l'univers : que de Tyr ! que de Crete ! que de Corinthe s'y seroient élevées ! De combien l'archipel du Mexique n'eût-il pas surpassé celui de la mer Egée ? Toutes les richesses du continent y auroient abondé ; il n'eût pas dépeuplé les Antilles, il n'eût pas dépeuplé l'Espagne.

Ses Souverains comptoient dans leurs états de Castille, des Pays-Bas, de l'Allemagne & d'Italie, presque toutes les manufactures de l'Europe. Si au lieu de restreindre la navigation Américaine aux seuls Espagnols, la cour de

Madrid l'eût étendue à tous ses sujets des Pays-Bas & de l'Italie, tous les peuples de son empire, qui chercherent à se soustraire à sa domination, auroient été intéressés à soutenir sa grandeur ; ils auroient augmenté sa population ; ils l'absorberent par les armées qu'elle fut obligée d'y entretenir. L'Espagne eût attiré l'Amérique, l'Amérique a attiré l'Espagne à elle ; elle eût été le centre de l'univers, elle n'en est qu'une partie accessoire.

Dirons-nous donc à l'Espagne d'ouvrir le continent de l'Amérique méridionale à toutes les nations, ou de rendre la souveraineté de ses audiences aux descendans des Incas & à la postérité des Princes du Mexique pour se contenter de faire le commerce des empires qui sont sous sa domination, *non les temps sont changés*. Mais nous lui dirons : ouvrez tous les ports de la Métropole ; s'il n'y en a pas assez, creusez-en sur toutes vos côtes de l'une & de l'autre mer ; recevez les navires de toutes les nations ; applanissez les Pirénées pour recevoir leurs marchandises ; cessez de les écarter par des tarifs onéreux ; réduisez au cinquantieme, au centieme même le droit de quint que vous percevez sur les métaux de l'Amérique ; ces mines sont vos manufactures du Nouveau-Monde ; vous bannirez alors sans rigueur la fraude qui vous prive de vos droits ; que tous les ports de vos royaumes aient la liberté d'expédier des navires pour vos possessions de l'Amérique ; les matelots & les flottes sortiront alors de ces mines qui ont englouti les hommes.

Livrez l'exploitation libre de ces mines sous des conditions avantageuses aux Mexicains & aux Péruviens, & portez-leur toutes les marchandises de l'Europe ; que la vue de ses jouissances leur donne le desir de s'enrichir pour se les procurer ; que des loix impartiales, entre l'indigene de l'Amérique & l'originaire de la Castille, assurent la propriété, la liberté, l'égalité ; ils sont tous des hommes ; ils sont tous vos enfans ; ils aimeront tous un culte dont la morale ordonne aux maîtres de bien traiter leurs serviteurs, aux serviteurs d'aimer leurs maîtres ; vous n'aurez plus besoin alors des esclaves de l'Afrique, qui vous coûtent des sommes immenses, qui flétrissent vos générations, & qui vengeront peut-être un jour sur vos enfans la tyrannie de leurs peres ; vous n'aurez pas besoin d'envoyer à grands frais des escadres & des armées pour défendre vos possessions de l'Amérique ; les Mexicains & les Péruviens vaudront bien les Guaranis, qui vous ont servi avec courage & fidélité ; qu'ils aiment votre gouvernement & ils seront invincibles.

Vous ne craindrez pas alors de voir languir vos manufactures, vous aurez besoin de toutes celles de l'Europe ; vos royaumes seront l'entrepôt général du commerce ; les nations dont vos métaux féconderont l'industrie, vous demanderont vos vins, vos huiles, vos laines & vos soies ; elles vous rapporteront en échange ces métaux qui vous sont si chers ; vous serez assuré de leur rentrée, parce qu'elle ne dépendra pas du caprice

des modes ; mais qu'ils seront le paiement d'objets de premiere ou au moins de seconde nécessité. Vos atteliers se rempliront d'ouvriers de toute espece ; la consommation de l'Amérique sera immense ; le mouvement & la vie seront rendus à vos états.

Que l'Espagne cesse donc de s'isoler, de vouloir posséder seule tous les métaux de l'Amérique ; qu'elle abandonne le projet de peupler ce continent immense de l'excédent de sa population de l'Europe.

L'expulsion des Maures & des Juifs, les guerres de France, de Flandre & d'Italie, lui enleverent jadis une partie de son peuple, & éteignirent une immensité de générations ; l'Espagne, une des plus fertiles contrées de l'Europe, est moins peuplée que l'ancienne Ibérie ; qu'elle appelle donc dans son sein des colons de toutes les nations ; qu'elle ouvre ses ports aux négocians de tous les peuples ; qu'elle soit persuadée qu'un tarif modéré de droits sur les marchandises rendra plus au trésor royal que des impositions exorbitantes que l'on ne paie pas ; que la sortie de ses soies, sous un léger impôt, soit aussi libre que l'air : alors les provinces qui cultivent le mûrier en planteront de toutes parts, sûres de trouver dans la concurrence des acheteurs un prix avantageux ; elles augmenteront, elles décupleront leurs récoltes. Le royaume, qui devoit vendre des soies à toute l'Europe, ne sera pas réduit à en acheter dans tous les pays possibles ; que l'Espagne jette les yeux sur l'Italie & le Piémont ; leurs manu-

factures ſont floriſſantes, & le commerce des ſoies eſt, pour ces contrées, une mine plus precieuſe que celles du Potoſi.

Que la modération & la liberté regnent ſur ſes frontieres, ainſi que dans ſes ports ; que les formalités de perception ſoient auſſi ſimples que les droits ſeront modérés. – L'or, l'argent, la vanille, la cochenille, & toutes les denrées précieuſes de l'Amérique, ceſſeront de paſſer en fraude entre les mains de l'armateur, qui penſe que des côtes & des déſerts immenſes ne peuvent être gardés ; il n'eſſayera plus de porter en droiture en Amérique des marchandiſes qui ne paieront qu'un droit modique dans ſes douanes ; le fret, l'aſſurance & la commiſſion, que gagneront ſes négocians, formeront des ſommes prodigieuſes ; les Souverains du Mexique & du Pérou, ne ſeront pas obligés d'introduire, dans leurs états d'Europe, un papier monnoie, d'autoriſer des actions étrangeres, pour réparer les canaux creuſés par les Maures. L'Eſpagne ne ſera plus dans le cas de perdre quinze pour cent ſur ſon change avec les autres états de l'Europe ; elle établira, elle donnera le cours des changes à l'univers, elle en poſſede tous les moyens.

Le colon, le mineur, l'habitant de l'Amérique, excités par la variété, par le goût, par la multiplicité des marchandiſes de toutes les nations que l'Eſpagne leur portera, ne reſteront plus dans l'inertie que favoriſe le climat ; inertie qu'il faudroit vaincre par l'appas de toutes les jouiſſances de l'ancien monde ; ils ceſſeront de

desirer un commerce interlope, dont l'avantage & les dangers éloignent les cœurs de la métropole, qui a le plus grand intérêt de se les attacher, & d'intéresser au maintien de sa puissance toutes les nations amies en leur rendant son union avantageuse par le commerce.

On ne peut se dissimuler la sagesse des mesures de l'Espagne pour maintenir la paix & la subordination dans le continent de l'Amérique ; elle a fait plus, elle a pourvu (depuis l'avénement de la maison de France au trône) à la liberté civile & au bien être des colons, avec toutes les précautions que l'éloignement a pu lui permettre ; le régime des audiences qui temperent l'autorité arbitraire des vice-Rois, est un grand pas de fait en faveur de ses sujets de l'Amérique ; mais ne seroit-il pas à desirer que le ressort de ces audiences fût moins étendu ; qu'ils fussent plus multipliés ; leur éloignement respectif donne lieu à bien des injustices partielles par la difficulté de les réprimer, & l'espérance de l'impunité ?

Y auroit-il un inconvénient capable de balancer l'utilité d'ouvrir l'entrée de ces tribunaux aux plus fideles & aux plus intelligens des Mexicains & des Péruviens ? Ils seroient les représentans & les protecteurs de la nation. L'Espagne n'a pas craint de leur confier de petits commandemens partiels dans des districts éloignés ; pourroient-ils être dangereux sous les yeux des hommes les plus éclairés de la nation ?

La multiplicité des audiences, l'admission

de indigenes pourroit avoir lieu sans augmenter la dépense du fisc; (l'honneur est où doit être la monnoie des monarchies comme l'amour de la patrie l'est dans les républiques ;) & le bien qui en résulteroit seroit infini.

Peu de puissances de l'Europe doivent desirer le maintien de la paix autant que l'Espagne ; si la richesse de ses possessions de l'Amérique & des Indes invite les autres nations maritimes à les piller, à les lui enlever, leur éloignement de la métropole & leur étendue en rend la défense difficile & incertaine ; comment garantir tous les points d'une étendue aussi immense & si peuplée contre les orages qui peuvent fondre sur tant de côtes? Il seroit peut-être aussi utile à la sûreté des possessions Espagnoles qu'au bien général de l'humanité, d'abandonner quelques établissemens pour se replier sur d'autres & les fortifier par une population qui languit, & dont la division affoiblit la masse générale ; (25) ces établissemens remis entre les mains d'une nation nécessairement alliée, au lieu d'être des objets d'attaque, deviendroient des points de défense dont l'utilité seroit inappréciable & ne coûteroit à l'Espagne ni inquiétudes, ni hommes, ni argent. Si l'Espagne doit desirer la paix, toutes les nations commerçantes de l'Europe, sans en excepter la Suisse & l'Allemagne, ont intérêt qu'elle ne soit pas en guerre ; la moindre apparence d'hostilité, qui peut menacer cette couronne, porte l'alarme dans toutes les manufactures jusques à Hambourg & les confins de la Silésie.

Si la modération, si la liberté & la paix sont des moyens de prospérité pour l'Espagne, de quelle nécessité indispensable ne sont-ils pas pour le Portugal? Ce royaume qui n'est qu'un point relativement à ses possessions de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, a été appauvri, énervé par la richesse & l'étendue de ses acquisitions; il l'a été plus encore par le systême erroné de livrer son commerce à un seul peuple exclusivement à tout autre; il n'a sécoué le joug impérieux de ses voisins que pour se mettre dans les fers politiques d'un allié qui a régné dans ses états de l'ancien & du Nouveau-Monde. L'Angleterre s'est peuplée, s'est enrichie en nourrissant, en habillant les peuples du Portugal avec l'or & les marchandises précieuses qu'elle en retiroit; elle a fait avec ce royaume un commerce analogue à celui des Européens avec l'Afrique; elle a échangé des objets de consommation contre des signes toujours subsistans ou réproductifs.

Le Portugal a donc le plus grand intérêt de rendre son commerce utile & libre à toutes les nations; il ne peut se passer de leur concurrence; elle seule peut ranimer son agriculture & son industrie; elle seule peut faire renaître le mouvement dans ses ports: mais, si par la modération de ses taxes, par une liberté indéfinie, il ne ramene pas dans le Tage les navires de toutes les nations; s'il continue à prohiber leurs marchandises, à les charger d'impôts, à gêner le commerce & l'agriculture; Rio-Janéiro ou Saint-Sébastien, deviendront la capitale de

l'empire ; le Portugal n'en ſera qu'une province, & le Bréſil ſouffrira de la langueur de la métropole juſqu'à ce qu'il s'en détache totalement.

Le Portugal a non-ſeulement le plus grand intérêt de ſe conduire avec la plus grande modération à l'égard du Bréſil ; il doit même en écarter toute idée de guerre, tout ſyſtême martial : – Plus fertile, plus peuplé, plus riche que la métropole, il peut lui faire la loi ; elle ne peut le retenir ſous ſon obéiſſance qu'en y établiſſant la liberté & le bonheur.

Quelle leçon de modération & de liberté la révolution récente de l'Amérique ſeptentrionale ne vient-elle pas de donner aux Souverains & aux peuples ?

L'Angleterre, fiere de ſes ſuccès, de la force de ſes eſcadres, de l'habileté de ſes amiraux, de l'étendue de ſon commerce, a voulu dominer par les mers ſur toutes les terres ; elle a voulu commander à ſes citoyens de l'Amérique comme à des peuples conquis, ils ont dit : *Nous ne ſervirons pas*.... Envain la métropole a prodigué ſes marins & ſon argent ; envain elle a acheté des ſoldats dans l'Allemagne pour répandre le ſang & dévaſter les poſſeſſions de ſes enfans ; Boſton eſt demeuré libre ; l'Angleterre a été obligée de rendre une partie de ſes conquêtes précédentes ; elle a été épuiſée d'hommes & d'argent ; & toute l'Europe qui avoit les yeux ouverts ſur les inſurgens a applaudi à leurs ſuccès & à ſes pertes ; qu'ils uſent avec modération de cette liberté qui leur a coûté tant de ſang & de

travaux ; qu'un esprit de modération & de paix montre à l'univers qu'ils étoient dignes de la liberté.

L'Europe, qui a contemplé leurs combats, attend en silence l'usage qu'ils feront de la victoire. Ils sont libres, qu'ils soient unis & pacifiques, que leur modération fasse desirer aux peuples sauvages, qui les avoisinent, le bonheur de la civilisation ; mais envain ils se flatteroient de les y amener, sans joindre à la fermeté & à l'appareil de la force l'esprit de justice.

Le premier pas vers un but si desiré, ainsi que vers le degré de prospérité, dont ces colonies composées de toutes les nations Européennes sont susceptibles, est un code de loix politiques, civiles & criminelles, adopté par toutes les parties de la confédération.

Après le bienfait de la création & d'une religion révélée, le présent le plus précieux que la Divinité puisse faire aux hommes, est indubitablement de bonnes loix ; nous sommes bien éloignés d'avoir l'orgueilleuse présomption de présenter nos idées à cet égard ; mais les représentans de la nation ont sous les yeux les vérités & les erreurs qu'ont embrassé les législateurs de tous les peuples, depuis qu'ils ont commencé à être civilisés ; jamais aucune nation ne put se procurer plus de lumieres. Le code des Hébreux, le Vedham, les loix de Confucius, des Egyptiens, celles de Dracon, de Solon, de Charondas, tous les Sénatus-Consultes, les Plébiscites, les loix Romaines enfin & celles de leurs

conquérans corrigées, réformées & commentées jusqu'à nos jours, sont sous leurs yeux; quelques parties de ces loix qu'ils adoptent, il sera difficile dans leur situation actuelle d'en faire d'immuables; mais jamais société, entreprenant de former un code, ne s'est trouvée dans une position plus heureuse pour embrasser tous les objets relativement à la sûreté étrangere & intérieure, aux propriétés territoriales & commerçantes.

Qu'ils se souviennent, (& c'est le seul avis que nous osons proposer) qu'ils se souviennent, disons-nous, qu'ils ne sont ni Anglois, ni François, ni Allemands; mais des *chrétiens* & des *hommes*, & que leur union nécessaire à leur bonheur ne peut subsister si l'esprit de justice ne maintient parmi eux la modération, la liberté & la paix.

Mais, revenons à l'Europe, c'est elle qui modifie l'Amérique, elle influe sur toutes les parties de l'univers.

L'Angleterre, qui avoit enlevé à la France la plus belle de ses possessions dans le continent de l'Amérique, a perdu à son tour un continent immense que son orgueil a détaché de sa domination; mais les ressources de l'Angleterre sont immenses .... indépendamment de celles qui lui sont propres en Europe; maîtresse d'un continent de la plus vaste étendue sur les rives du fleuve Saint-Laurent & les bords des petites mers méditerranées du Canada, elle y trouve le fer, les bois de la plus grande beauté, le chanvre, le lin, tous les grains de l'Europe.

Le Ginſinck, recherché à la Chine; &c. les côtes de la mer & les baies, lui fourniſſent des pêches abondantes, qui ſont pour elles des mines précieuſes, d'où ſortent des vaiſſeaux, de l'argent & des hommes.

Un climat favorable à la conſtitution des Européens, entretient leur ſanté & leurs forces; les étrangers comme les indigenes y conſervent long-temps une vigueur due à l'abondance, à la qualité des alimens, aux courſes fréquentes, & à toutes les ſuites de la vie active.

Que la modération faſſe reſpecter à l'Angleterre leurs uſages & leur liberté; qu'elle évite d'animer leurs eſprits, d'échauffer leur courage; qu'elle étouffe toute ſemence de diviſions & d'hoſtilités. Des hommes, qui cultivent peu, qui vivent de leurs troupeaux, de leur pêche & de leur chaſſe, ſont bien près de courir aux armes; ceux qui entendent ſans frémir les gémiſſemens des biches & des caſtors, ne ſont pas loin de repouſſer par le fer & le feu la plus petite injure.

Que l'Angleterre ſoit donc contente de ſon lot, que la modération dirige ſon gouvernement & diſtingue ſon pavillon ſur toutes les mers; qu'elle ne cherche plus à troubler la paix des Antilles; elle poſſede, dans cet archipel, des iſles précieuſes; la Jamaïque ſeule vaut un royaume; les deux tiers de cette iſle ſont encore en friche; elle peut épuiſer, pendant pluſieurs ſiecles, la population ſurabondante de la métropole. . . . Que les colons de la Jamaïque

participent à cet eſprit de modération ; qu'ils traitent avec humanité les negres reſtés fideles à leurs maîtres ; la révolte la plus funeſte fermente dans les montagnes & les précipices de cette iſle ; une nuit peut voir égorger tous les planteurs.... Si la fermeté eſt néceſſaire pour contenir les noirs dans leurs atteliers, l'intérêt des maîtres exige qu'ils ſe les attachent par des traitemens humains ; ils s'intéreſſeront alors à la proſpérité de leurs plantations ; un planteur pourra dormir en ſûreté au milieu de ſes eſclaves qui tous veilleront à ſa conſervation. Cette toiſon & cette couleur d'ébene qui les aviliſſent, couvrent des hommes qui ont fait éclater, en différens temps, des traits héroïques d'attachement & de dévouement en faveur de leurs maîtres & de leur famille.

Un uſage aſſez général s'oppoſe à une partie du bien que l'Angleterre pourroit faire à cette iſle ; les grands propriétaires des plantations de la Jamaïque réſident en Europe ; des régiſſeurs ne peuvent avoir pour les domaines & pour les noirs qui les cultivent, les attentions de propriétaires. Il y aura toujours une différence infinie entre le mercénaire & le paſteur.

C'eſt à la mere-patrie qui a les yeux ouverts ſur toutes les poſſeſſions de ſes enfans, d'inſpirer aux propriétaires le deſir de faire leur ſéjour à la Jamaïque ; ils y trouveront un avantage qui réjaillira ſur leurs eſclaves, par l'humanité avec laquelle ils ſeront traités, & refluera ſur la métropole par l'augmentation des récoltes & des conſommations.

Nous venons à vous, ſobres & laborieux Hollandois, qui avez conquis ſur les mers de l'Amérique, comme ſur celles de l'Europe, des terres que vous avez rendu précieuſes.

Comment des républicains qui ont acheté la liberté par plus de ſoixante ans de guerre & de dangers, ſont-ils devenus les maîtres les plus impitoyables ? Comment ont-ils eu la politique cruelle de dégrader les Souverains dans les Indes ; d'arracher le muſcadier & le giroflier, dont ils déſeſperoient de recueillir les fruits ; de pourſuivre à main armée les navires des autres nations ; de ruiner leurs négocians par des encheres politiques ; de ſurpaſſer tous les peuples en dureté envers leurs eſclaves ?... Un joug intolérable a rendu l'énergie aux Africains, tranſportés dans la Guyanne ; leur ame flétrie a trouvé du reſſort dans l'excès de la tyrannie ; ils ſe ſont révoltés ; ils ont fait trembler des républicains qui auroient dû trouver dans leur cœur l'horreur de l'abus du pouvoir.

Leurs eſclaves ont toutes les facilités poſſibles pour déſerter leurs atteliers, pour trouver dans les forêts d'un immenſe continent des retraites ſûres, où les anciens compagnons de leur ſervitude les attendent, pour fondre tous enſemble ſur des maîtres cruels qui les ont réduits au déſeſpoir. Ce n'eſt que par la modération ; nous dirions volontiers, ce n'eſt que par la liberté qu'ils pourront conſerver dans leurs atteliers, les noirs qui ſoupirent après le moment favorable de les incendier & d'égorger leurs maîtres.

Eſprit de l'homme, que tu es indéfiniſſable! C'eſt l'homme libre, c'eſt le républicain, c'eſt le plus jaloux des prérogatives de l'homme, qui traite les eſclaves avec le plus de dureté.

Courbés ſous le joug du deſpotiſme, les peuples de l'Aſie traitent leurs eſclaves avec douceur; ils leur rendent même la liberté à la ſuite d'un certain temps de ſervices; ils leur accordent des compagnes, protegent leur famille naiſſante; les eſclaves ne deviennent plus que des clients dont le maître eſt le patron, & ſi nous ſuivons par gradation la différence des gouvernemens, nous trouvons la dureté de l'eſclavage en proportion inverſe de la conſtitution des peuples.

Non loin du Powmaron & de l'Eſſequebe, eſt encore au berceau une colonie qui coûte à la France une multitude d'hommes entaſſés ſans précaution, affamés par l'avarice des entrepreneurs, enfouis dans les ſables, ou entraînés par l'inondation dans les vaſes de la mer.

Une poignée de nouveaux colons défriche des déſerts dans la Guyanne; mais ce continent étendu demande à la France de l'argent & des hommes; il lui offre les denrées de luxe & de néceſſité; il lui promet de lui rendre au centuple les ſecours qu'il exige. — L'indigo, la cochenille, le café, le cacao, des cotons comparables à ceux de l'Inde, n'attendent que des cultivateurs & des botaniſtes éclairés; ſon ſol promet aux hommes de multiplier le riz, le maïs, le millet, &, par la ſuite, toutes les plantes graminées de l'Europe.

Des forêts immenses où croissent les plus beaux arbres, des terres propres à la culture du chanvre & du lin, présentent des ressources précieuses pour armer des escadres, pour équiper des flottes, sans avoir recours aux mers glacées de la Russie, dont les bois doivent être moins propres à la navigation de celles du midi.

Une immensité d'hommes & de femmes, ruinés par des malheurs, (& quand ce seroit par leur faute,) ce sont des hommes, gémissent en France dans les fers; tous les jours on y traîne des citoyens qui maudissent le bonheur de la paternité.

Des dépôts où périt l'indigent, sans autre avantage, pour la société, que de soustraire aux yeux de l'homme insensible les larmes de l'infortune; des hôpitaux, dont les administrateurs versent des larmes ameres sur plus des trois cinquiemes des enfans qui périssent sous leurs yeux, demandent des terres & des secours dans un siecle qui ne parle que de bienfaisance, de population & d'humanité. Ce sont ces enfans, sur-tout ceux d'un sexe foible & exposé à la séduction, qui demandent des établissemens & des propriétés. La Guyane les réclame; transportés dès le bas âge sur des terres vierges, ils donneront naissance à une colonie florissante; des mariages contractés avec les indigenes n'en feront qu'un peuple, qui, sous les yeux d'un administrateur intelligent, formera une nouvelle France à la place des forêts de la Guyane.

Il ne sera pas besoin d'y transporter des noirs pour

pour la cultiver ; si au lieu de criminels on n'y conduit que des indigens ; si au lieu de jeunes gens, énervés dans les villes par la débauche, on y transporte des laboureurs, des jardiniers, des charpentiers, des forgerons, &c. si au lieu de femmes ramassées dans les asyles du vice, ou les maisons de force, on y envoie des enfans trouvés ou abandonnés, qui auront reçu dans les hôpitaux des leçons capables de les former au travail & à la vertu, leur âge permettra de les aclimater avec moins de danger, que des adultes tirés à grands frais des montagnes de l'Alsace & de la Lorraine, & bien moins encore que ces victimes de la dépravation de nos mœurs.

Que l'esprit de justice & de modération accompagne leurs conducteurs ; que la liberté suive les colons, qu'à leur arrivée dans la Guiane, ils ne soient pas accablés sous le triple joug des redevances royales, féodales & religieuses. Que le gouvernement ne craigne pas de donner à ces jeunes plantes des secours & du temps ; elles s'éleveront, elles porteront des fruits, digne récompense de ses avances & de sa protection.

Déja le muscadier & le giroflier y ont été transportés avec succès ; pourquoi ne pas enrichir la Guiane de tant d'autres productions de l'Ancien-Monde, ou même des autres parties du nouveau ? Pourquoi n'y pas transplanter le figuier & l'olivier, le riz sec, les légumes & les oignons de l'Egypte, l'arbre à pain qui croît sur les bords de l'Oyo & autres contrées

de l'Amérique ? &c. Pourquoi n'y pas porter la chevre d'Angora, le bizon; l'âne qui dépérit dans les pays froids, & devient précieux dans les climats chauds; le chameau qui fait la richesse de l'Arabe & du Syrien ; l'éléphant qui fut autrefois d'une si grande utilité dans l'Asie, & ne sert aujourd'hui qu'à flatter la vanité de ses despotes ?

Naturaliser les plantes utiles, multiplier les animaux & les hommes dans les deux mondes ; voilà, n'en doutons pas, quelles furent les vues de l'Etre suprême en les rapprochant par la navigation.

Il a fait à la France, dans les Antilles, le plus riche présent qu'il pût faire à l'Europe ; il ne lui a pas donné les mines du Mexique & du Pérou qui ont dépeuplé la Castille ; mais il lui a donné les denrées qui achetent les métaux & multiplient les hommes, les unissent & les rendent heureux par la civilisation.

Un gouvernement modéré, une liberté soumise aux loix, une protection puissante, ont enfin assuré l'état civil & politique des colons ; mais leur conservation exige les plus grands soins ; des marécages & des cloaques, des vases à l'embouchure des torrens, des eaux mal saines, infectent encore l'air dans plusieurs parages, & alterent la santé des habitans ; des rades peu sûres, des cales qui manquent de profondeur, des ports insuffisans, trop exposés aux ouragans, aux raz de marée, aux attaques d'un ennemi, demandent

toute l'attention paternelle du gouvernement?

Qu'elle s'étende aussi sur ces malheureux Africains qui enrichissent l'état par leurs sueurs & l'excès de leurs travaux : ils sont aussi des hommes.

Nous devons l'avouer, à la gloire du colon François, de toutes les nations qui emploient les negres à la culture des Antilles, aucun peuple ne les traite avec plus d'humanité ; ils sont moins excédés de travail, mieux nourris ; ils sont instruits dans les principes d'une religion sainte ; ils la réverent, malgré les exemples contraires que leur donnent trop fréquemment les Européens. Le vieil Africain se leve avec respect devant le jeune noir qui lui a servi de parrain : puissent leurs maîtres leur faire aimer assez leur état pour leur faire desirer de propager leur espece par des unions légitimes !

S'il est vrai que le tempérament des Européens se refuse dans ces climats aux travaux de l'agriculture ; s'il est vrai que les noirs sont absolument nécessaires à la culture des Antilles ; que les colons François donnent l'exemple aux nations ; qu'ils encouragent les mariages des noirs ; que l'amour de leur famille les attache à leurs maîtres ; qu'ils se croient enfans d'une terre où ils auront vu le jour, où ils auront vu naître leurs fils & leurs filles ; que la satisfaction de commander dans leurs cases à une famille nombreuse, leur adoucisse le chagrin d'obéir dans les champs ; que leurs tambours, leurs chants & leurs danses, au retour

du travail, en effacent l'ennui. On sera tenté de croire alors, au bruit de leurs saturnales, que l'âge d'or s'est réalisé pour des esclaves, heureux de ne pas connoître le souci du lendemain.

Leurs enfans se multiplieront, accroîtront la richesse du maître qui savourera les fruits de sa modération ; le colon épargnera des sommes considérables que lui coûte l'achat des negres, auxquels il faut souvent des années pour les aclimater, les façonner au travail, & dont partie périt de chagrin & de toutes les suites du changement de nourriture & de patrie. L'habitant de Saint-Domingue n'appréhendera pas que ses esclaves désertent ses atteliers pour aller joindre les marons, cachés dans les montagnes de la partie Espagnole... Loin de craindre la révolte ou la fuite des noirs, le colon François pourra leur confier des armes pour sa défense; commandés par des blancs, ils feront de leur corps une barriere plus impénétrable que ces boulevards de pierre & de terre qui s'ouvrent souvent à la premiere sommation.

Les armateurs qui font le commerce de Guinée, se plaignent depuis long-temps de la rareté, de la cherté des noirs; il est arrivé ce qui arrivera toujours aux peuples qui échangent leur numéraire contre des objets périssables; ils finissent par n'avoir rien ou presque rien à donner.

La Guinée échange des hommes qui sont son numéraire, contre de l'eau-de-vie, de mauvaises armes, de la mercerie & des étoffes de

peu de valeur. — L'eau-de-vie est bue, les armes sont hors de service, les autres marchandises sont consommées, & la race des hommes s'anéantit.

Il est donc du plus grand intérêt des colons des Antilles, d'acheter plus de femmes que d'hommes, d'encourager les mariages des noirs, & d'employer toutes les ressources de la modération pour multiplier les esclaves.

Mais que deviendra le commerce de Guinée? diront ces hommes avides qui arment pour la traite ; ces capitaines qui calculent avec eux combien une caisse de cauris, une balle de toiles bleues doivent valoir d'hommes ; quels commestibles reviendront à meilleur marché pour nourrir la cargaison qu'ils doivent rendre aux Antilles?... Si les noirs, multipliés dans ces isles par les soins paternels de leurs maîtres, suffisent à leur culture, ce commerce qui emploie avantageusement les eaux-de-vie, les merceries les plus communes, les étoffes les plus rebutées ; ce commerce qui donne des bénéfices immenses, cessera. Eh ! plût au ciel que la vente & l'achat des hommes eussent cessé depuis long-temps.... Envain voudroit-on justifier un trafic aussi révoltant par l'exemple ancien de ces nations révérées dont on vante la police & les connoissances. Nous savons tous que l'Asie a eu des esclaves dès la plus haute antiquité ; nous savons, par les histoires & les usages des Grecs, que la servitude fut le partage des prisonniers de guerre ; que les hommes furent un objet de conquête, un objet de commerce ; nous savons

qu'alors la prise d'une ville entraînoit l'esclavage des habitans auxquels on avoit laissé la vie ; nous savons que les Romains suivirent les mêmes usages que ce Paul Emile si vanté, après avoir brûlé quatre-vingts villes dans la Macédoine, emmena plus de cent mille prisonniers qui furent vendus en Italie ; ces hommes étoient néanmoins aussi blancs, souvent plus éclairés & meilleurs que leurs maîtres.

Mais nous savons aussi que les esclaves mirent plus d'une fois en danger les états qui abuserent soit de leur pouvoir, soit de la facilité de multiplier les esclaves à l'infini. Sparte fut prête d'être renversée par les Ilotes ; Carthage souffrit des maux infinis de la part des esclaves ; les esclaves ravagerent la Sicile ; ils firent trembler Rome qui donnoit des loix à l'Europe & à l'Asie.

La Perse & l'Assyrie, au contraire, n'éprouverent aucune révolution de la part des esclaves ; ils n'en occasionnerent jamais chez les Hébreux où la loi leur rendoit la liberté à l'époque de l'année jubilaire ; où du temps de leurs Rois les noirs même occupoient des places de confiance. (26)

Loin de nous néanmoins, la pensée d'approuver le trafic des noirs ! Les raisonnemens Américains ne sauroient prévaloir dans un écrit entrepris en faveur de l'humanité ; nous ne céderons pas davantage aux clameurs des armateurs pour la côte de Guinée : qu'ils en continuent le commerce ; mais qu'ils changent d'objets, l'armateur & l'homme y gagneront.

Les peuples de la côte, accoutumés aux liqueurs & aux marchandises de l'Europe, ne peuvent plus s'en passer ; ils peuvent les payer avec de l'or, de l'ivoire, des perles, du corail, des gommes, des épiceries. L'une & l'autre côte d'Afrique, ainsi que le continent abondent en or. C'est de l'Afrique que les Tyriens, les Carthaginois, les Egyptiens, tirerent la plus grande partie de l'or qu'ils répandirent en Asie & en Europe ; c'est avec l'or de l'Afrique que Carthage soutint plus de cent ans de guerre contre Rome. C'est en Afrique que les flottes d'Hiram & de Salomon allerent chercher l'or dont ce dernier Prince fit faire les boucliers, les vases & les autres ornemens du temple ; c'est avec l'or apporté d'Afrique, qu'il orna ses palais, sa maison du Liban, & fit fondre les statues de Molok & d'Astarthe.

Les Ptolomée firent le même commerce ; Rome, Constantinople, les Soudans d'Egypte le suivirent ; les Portugais exportent encore aujourd'hui de leurs établissemens d'Afrique, une quantité considérable de poudre d'or ; les capitaines qui font les voyages de Guinée, en traitent de petites parties.... Que les armateurs cessent donc d'aller en Afrique acheter des hommes ; qu'ils y achetent de l'or avec les marchandises & les liqueurs de l'Europe ; qu'ils étendent les desirs des Africains ; qu'ils animent la curiosité des hommes & la vanité des femmes par les bagatelles de l'Europe ; qu'ils policent & civilisent l'Afrique avec notre luxe... Lorsque l'Africain verra qu'il n'a pas de meilleure

monnoie que l'or ; il ne ſe contentera pas de ramaſſer le ſable de ſes rivieres auriferes ; il fouillera les entrailles de la terre pour ſe procurer un métal plus abondant, plus facile à extraire dans cette partie du monde qu'en Amérique.

Les perles, les émeraudes & l'or deviendront la monnoie des toiles peintes, des étoffes, des merceries que l'on achetoit avec des hommes ; les navigateurs compléteront leurs chargemens avec l'ivoire, la cire, les gommes & les bois de marqueterie ; les épiceries même, quoique moins fines que celles de l'Aſie, trouveront un débouché dans le nord de l'Europe ; l'or de l'Afrique viendra s'unir à celui du Nouveau-Monde pour alimenter les fabriques de l'Europe ; il refluera dans l'Amérique ſeptentrionale qui ne tardera pas à le rendre en échange de nos marchandiſes dont elle eſt obligée de ſe priver par la diſette des métaux ; ils reprendront dans le commerce cette place que le papier-monnoie ne peut occuper que chez des nations riches qui peuvent le réaliſer, ou que l'on croit en état de le faire, & l'Europe aura enfin la gloire de retirer les métaux des contrées où ils ſont enfouis, ſans les dévaſter, ſans détruire leurs habitans.

Mais ſi la jalouſie de ce commerce devoit encore troubler l'univers ; ſi, pour ſe diſputer l'or de l'Afrique, & la faculté de l'échanger contre les marchandiſes de l'Europe, les peuples de cette partie du monde devoient encore s'égorger & faire gronder leurs foudres ſur toutes les mers ;

s'ils devoient condamner les noirs à l'esclavage sur leurs propres terres ; s'ils devoient les égorger ; ah ! plutôt, qu'ils continuent le commerce de la traite ; il vaut mieux encore acheter des hommes que les faire périr.

Malheureux humains, qui n'avez qu'un jour à vivre, jusqu'à quand vous tourmenterez-vous les uns les autres pour l'abréger ? jusqu'à quand souillerez-vous de votre sang cette terre que vous devez arroser de vos sueurs ? jusqu'à quand la ferez-vous gémir de toutes les suites de votre gloire ? Anglois, François, Espagnols, Allemands, Hollandois, n'êtes-vous pas tous hommes ?

Un court trajet de mer, une riviere, un ruisseau, un grand chemin, faits pour vous unir, seront-ils toujours des points de division ? jusqu'à quand feront-ils d'un homme un François pour un Anglois, un Espagnol pour un François, un Hollandois pour un Allemand ? &c. n'êtes-vous pas tous freres ? Si vous n'écoutez plus la voix de la nature, rendez-vous à celle de l'intérêt ?

Une providence bienfaisante a dispersé ses dons entre les peuples, elle a varié les productions de leurs terres ; elle a donné aux uns les sels, les vins, &c. le goût qui met en œuvre toutes les matieres ; aux autres les soies, les laines, les métaux précieux, &c. à d'autres le fer, l'acier, le chanvre, le lin, les bois, &c. les talens, qui en perfectionnent l'emploi ; elle a donné à quelques nations les matieres & les objets d'échange, à d'autres une industrie

naturelle pour en varier les produits ; ce n'eſt pas au haſard qu'elle a fait employer, dans les montagnes du continent de l'Europe, les cotons qui croiſſent en Aſie & en Amérique ; qu'elle a donné à ces peuples des terres à cultiver, à ceux-là des mers à ſillonner ; qu'elle a fait abonder chez les uns ce qui manquoit chez les autres ; prodigué les richeſſes à ceux-ci, accordé l'induſtrie à ceux-là, donné à tous des beſoins réciproques. Le ſyſtême d'un commerce excluſif eſt auſſi abſurde que celui d'une monarchie univerſelle.

L'Etre ſuprême a fait ſortir l'Amérique du ſein de l'océan pour multiplier les ſignes de richeſſe, pour augmenter les liaiſons, pour civiliſer les hommes par le commerce, les ſciences, les arts & les jouiſſances qui marchent à ſa ſuite, étendre & perfectionner la fraternité de tous les peuples.

Que les hommes ceſſent donc de s'oppoſer aux bienfaits de la ſageſſe éternelle ; qu'ils ceſſent de convertir les forêts en citadelles flottantes pour s'intercepter réciproquement l'uſage des mers ; d'élever des forts ſur toutes les plages ; d'établir des péages ſur tous les points de communication ; de ſe circonſcrire, de s'iſoler, de vouloir régner ſeuls ſur un élément qui doit être auſſi libre que l'air qu'ils reſpirent.

Que l'Eſpagne & le Portugal répandent chez toutes les nations ces métaux dont l'abondance les écraſeroit ; qu'ils aillent ſoudoyer leurs travaux ; qu'ils ceſſent d'envier l'induſtrie des

peuples qui achetent, par leurs veilles & leurs ſollicitudes, ces richeſſes que la nature leur prodigue ; que leurs Souverains protegent leurs enfans de l'Amérique contre la dureté de ceux de l'Europe.

Que l'Angleterre, qui couvre l'océan de ſes navires, renonce au projet de faire tout le commerce de l'univers ; projet chimérique, dont le ſuccès, s'il étoit poſſible, anéantiroit le commerce ; (27) qu'elle reçoive les navires de toutes les nations ; qu'elles puiſſent aller chercher dans ſes ports les productions de l'Amérique comme le produit de ſes atteliers ; toutes les nations alors applaudiront à ſes ſuccès.

Que le Hollandois frugal en poſſeſſion de voiturer ſur les mers & ſur les canaux les denrées & les marchandiſes de tous les peuples, renonce aux monopoles, à cette jalouſie qui l'a ſi ſouvent rendu injuſte & cruel ; qu'il intéreſſe, à ſa conſervation, tous les peuples en leur faiſant trouver, dans ſon exiſtence politique, tous les avantages dont elle eſt ſuſceptible.

Que les nations, qui n'ont point d'établiſſemens dans le Nouveau-Monde, n'envient pas les poſſeſſions des peuples auxquels elles ont coûté ſi cher. Sans inquiétudes, ſans frais & ſans riſques elles participent à tous leurs avantages ; c'eſt pour payer les ſoies du Piémont & de l'Italie, les dentelles & les toiles de la Flandre, les draperies & les armes des pays de Liege & de Limbourg, les merceries de la Souabe & de la Franconie, les fils & les

fers du Palatinat & du Tirol, les cuivres de la Suede, les toiles de la Siléſie, les chanvres & les bois de la Ruſſie que travaillent partie des colons de l'Amérique; le ſucre & le café des Antilles fait croître une partie des bleds de la Pologne; c'eſt pour l'habitant des Alpes & du Jura que des iſles entieres cultivent le coton, l'indigo & le rocou, qui font couler, dans ſes atteliers, l'or & l'argent du Mexique.

Que la France donne l'exemple de la modération dans la paix comme dans la guerre; que ſes eſcadres maintienneut la liberté des mers; qu'elle n'arme que pour protéger les opprimés & maintenir l'union entre les peuples; qu'elle montre, par ſon exemple, que toutes les nations doivent avoir aſſez bonne opinion de leur induſtrie pour deſirer que la concurrence s'établiſſe dans tous les marchés de l'univers; qu'elle enſeigne aux peuples que ces reſtrictions, ces obſcurités, ces impôts onéreux, ſtipulés réciproquement dans les traités de commerce, ſont des atteintes portées à la liberté & aux droits des gens; qu'ils annoncent moins la perſuaſion de la liberté du commerce, qu'ils ne décelent le chagrin d'en partager quelques branches, & que les déſavantages qui en réſultent, affectent toutes les parties par la réciprocité.

Si les métropoles doivent être le centre de leurs colonies, qui ne peuvent, ſans injuſtice, les priver de leur commerce; les métropoles doivent être ouvertes auſſi à toutes les négociations étrangeres afin de les faire profiter de toutes les concurrences & les dédommager de

celles dont elles se privent en leur faveur. Les denrées & les marchandises doivent être exportées par toutes les voies possibles sans entraves, & de la maniere qni convient le mieux aux acheteurs ; les négocians ne doivent point être abandonnés aux supercheries des ministres subalternes de la finance, au dédale équivoque des tarifs ; ils ne doivent point être éloignés par la brusquerie des préposés, ni induits en erreur par des pieges tendus à la crainte & à la bonne foi. (28)

Que la France donc, située entre deux mers, coupée de canaux, arrosée de rivieres navigables, percée de grandes routes praticables dans toutes les saisons, renonce à tout systême d'exclusion, à tout tarif onéreux, que la facilité de toute espece d'importation en fasse le centre de l'Europe comme l'Europe l'est du monde entier.

Que la modération des gouvernemens & la liberté du commerce enfantent, entretiennent la paix dans l'Europe ; ce sont les intrigues de ses cabinets qui troublent l'univers ; l'Europe est le foyer des agitations politiques qui bouleversent le monde.

A voir la multiplicité, la continuité des guerres qui ont désolé l'Europe depuis tant de siecles, on seroit tenté de croire que les hommes de cette partie du globe manquoient de terrains pour s'étendre & pour cultiver les alimens les plus nécessaires à la vie. — La possession de quelques villages, une formalité

de pas, de salut, des craintes imaginaires, grossies par des intérêts particuliers, ont fait verser des fleuves de sang. Le droit de pêcher dans l'océan sur des plages désertes, la faculté d'acheter des sauvages habitans de l'Amérique; les peaux des bêtes fauves, dont ils faisoient leur nourriture, ont fait élever des cordons de citadelles dans des déserts que des nations policées se disputoient. Les orages, élevés dans l'Amérique, sont venus ravager l'Europe; des étincelles ont allumé des incendies dans l'univers. Quel avantage en est-il résulté pour les nations? Des millions d'hommes qui auroient peuplé des déserts, bâti des villes & fertilisé des royaumes, sont péris. Les états qui ont fait la guerre, qui ont remporté des victoires signalées, ont éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune; un vent, une circonstance, que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, a porté la désolation chez les peuples qui s'applaudissoient de leurs triomphes; ceux qui remplissoient la terre de leur nom, ont été obligés, à l'époque d'une paix nécessitée, par l'épuisement réciproque de rendre leurs conquêtes précédentes; mutuellement ruinés par des efforts qui les ont endettés pour des siecles, à peine des impôts exorbitans ont-ils pu suffire à payer les intérêts de leurs dettes; obligés même d'emprunter pour payer les rentes de leurs emprunts, il a fallu toutes les subtilités de la finance, toutes les rigueurs de l'autorité pour enlever aux sujets du Prince même victorieux une partie

essentielle de leur subsistance pour faire face aux suites de la victoire.

Toutes les denrées nécessaires à la vie, tous les sols qui les produisent, toutes les especes d'industrie, tous les contrats, tous les traités entre les hommes, toutes leurs têtes ont été taxées, &c. &c. Cette partie précieuse du peuple qui cultive les terres, a été foulée ; celle qui met en mouvement toutes les machines que les arts ont inventé pour l'avantage & l'agrement de l'homme, a été exténuée par les privations ; l'augmentation du prix de la main d'œuvre qui est résultée du prix des denrées chargées d'impositions, ne s'est plus trouvée en proportion de celle des contrées moins fertiles, mais plus favorisées de la paix ; les négociations se sont ralenties, les acheteurs étrangers ont renoncé à des manufactures dont le prix les écartoit, & toutes les classes des citoyens, tous les peuples commerçans ont souffert des suites d'une guerre de commerce.

Que tant de siecles d'expérience apprennent enfin aux hommes à user du pouvoir avec modération ; c'est elle qui le maintient, c'est elle qui le rend utile ; qu'elle leur apprenne à respecter dans les autres la liberté dont ils sont si jaloux pour eux-mêmes, qu'ils cessent de vouloir s'opposer à la puissance de l'Etre suprême qui a étendu les mers pour que toutes les nations pussent y naviguer. — Qu'un esprit de paix enfle les voiles de leurs navires, qu'il les conduise sur toutes les plages pour porter à toutes les

nations les objets qui peuvent ajouter à leur bonheur.

Que l'abondance des métaux, en multipliant toutes les ressources qui font naître le nécessaire, crée aussi le superflu du luxe ; qu'il anime tous les arts, qu'il éleve le génie, que ce luxe, dirigé par la modération, écarte également l'homme de la rudesse qu'amene les privations, & de la mollesse qu'enfante l'abus des jouissances ; que ce luxe conduise les combinaisons du géometre & de l'architecte, qu'il encourage le pinceau & le ciseau de l'artiste, que leur génie anime la toile & le marbre ; qu'il répande sur les étoffes qui doivent décorer la beauté tous les dons de la nature ; que s'il préside à la construction des temples & des palais, il descende aussi jusqu'à celle des demeures modestes de l'artisan & du laboureur, qu'il les rende saines & commodes.... mais qu'il ne s'étende pas jusqu'à l'abus des consommations ; que les foyers de l'homme riche ne brûlent pas tout le bois qui pourroit chauffer une ville ; que les offices d'un grand ne consomment pas toutes les denrées qu'un navire apporte de l'Amérique, & ne privent pas le citoyen modeste des agrémens que le Créateur a destinés à adoucir l'existence de l'homme laborieux, dont la vie est semée de peines & de travaux.

Que la paix étrangere & intérieure enfante tous les biens, que le bronze & le marbre en retracent les attributs dans nos villes, au milieu de nos places, à la réunion des grands chemins ;

mins ; n'envions plus aux ſiecles paſſés ces ſtatues menaçantes dont les bas-reliefs annoncent le meurtre & le carnage ſous le nom de victoires ; élevons des monumens plus ſatisfaiſans pour les hommes, plus glorieux pour les Souverains ; qu'au lieu d'eſclaves enchaînés à leurs pieds, tous les attributs des vertus ſociales environnent leur baſe ; qu'à l'ombre de l'olivier & de l'arbre à pain, le génie de la paix place ſur leur tête des couronnes entrelacées de pampres & d'épis ; qu'on y diſtingue la feuille du cacaoyer & du latanier ; que l'abondance verſe ſa corne ſur les marches ; que les productions des deux mondes en ſortent, & que leur heureux mêlange annonce leur union ; que le laboureur & l'artiſte Européen, joints à l'Africain affranchi, à l'Américain civiliſé, à l'Indien raſſuré, contemplent un Souverain pacifique & le voient applaudir d'un ſourire à l'expreſſion de leur bonheur.

C'eſt la paix qui peut le faire naître ; c'eſt la paix qui peut l'augmenter & en aſſurer la durée. O paix ! fille heureuſe du ciel, continue à répandre tes bienfaits ſur les hommes, rends-leur ta préſence toujours nouvelle ; que l'ennui d'être heureux ne les trompe plus par le deſir de dominer, par la jalouſie du bonheur de leurs voiſins, par la cupidité de s'emparer, ou l'envie de faire tarir les ſources de leur proſpérité ; que ton ſéjour, parmi les hommes, répare s'il eſt poſſible les maux qu'ils ſe ſont faits pendant tant de ſiecles ; aſſez & trop long-

temps ils se sont égorgés, ils se sont dévorés, ils ont brûlé leurs villes, ravagé leurs campagnes; ils ont mis leur gloire dans le meurtre & l'incendie, leurs gains dans les pertes de leurs freres : que cette modération qui s'étend sur les Rois & sur les peuples, que cette liberté, juste observatrice des loix, te maintiennent parmi nous.

Et vous, Souverains, Rois, pasteurs des peuples; vous, hommes privilégiés, à qui la sagesse & les lumieres ont été données pour être appellés dans leurs conseils, pour présider dans les sénats, pour établir, pour faire respecter les loix; vous êtes les Dieux de la terre, vous nous représentez l'Etre suprême; ce n'est pas dans les éclats du tonnerre, ce n'est pas dans le renversement de la nature, qu'il se plaît à faire connoître sa puissance; c'est la paix, c'est le souffle de la douceur qui le caractérise, qui annonce sa présence. Pensez que le pere des hommes, en élevant l'Europe au-dessus du reste de l'univers, en étendant, pour ainsi dire, le monde en sa faveur a voulu donner de nouvelles terres à sa population surabondante, & non lui ordonner d'en dépouiller les anciens habitans, encore moins de les faire périr; qu'il ne leur a pas livré cette étendue immense de terres pour être un nouveau sujet de guerre entre eux, mais pour y faire connoître son nom, pour l'y faire aimer, pour y maintenir la paix, pour civiliser mutuellement les deux mondes,

& leur procurer, par de nouvelles jouiſſances, tout le bonheur dont ils ſont ſuſceptibles.

Puiſſent Meſſieurs les Commiſſaires, dire avec Horace :

Non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.



NOTES.

(1) INDÉPENDAMMENT de la mal-propreté mal-saine qui abrege les jours du Hottentot, & de toutes les privations que son genre de vie nécessite, nous sommes bien éloignés de penser que chaque individu y jouisse réellement de la véritable liberté particuliere & commune à chaque citoyen parmi les nations civilisées de l'Europe.

1°. Les femmes, qui forment au moins la moitié de la nation des Hottentots, ont parmi eux une existence servile; 2°. leurs chefs, & ils en ont, sont moins libres qu'aucun homme dans une monarchie; 3°. leurs usages, quelque défectueux qu'ils soient, sont si impérieux qu'il ne seroit pas libre, à l'homme le plus éclairé de la nation, non de les changer, mais même de s'y soustraire sans abandonner sa tribu.

En remontant par gradation jusqu'aux peuples les plus policés de notre continent, nous sommes persuadés que c'est dans les contrées où la liberté publique est la plus grande, que la liberté particuliere est la moins respectée. Nous nous contenterons d'en citer un exemple; nous ne ferons qu'indiquer les noms par des lettres initiales par respect pour la nation estimable qui y a donné lieu dans le courant de ce siecle.

Le capitaine W. qui avoit servi avec distinction en H. fut élevé à la premiere charge de l'état; ayant eu beaucoup à souffrir de la dureté de ses compatriotes pendant l'exercice de sa charge, il les pria, à l'époque de la diette, de lui accorder sa démission.

« L. W., lui répondit-on, nous sommes contens » de toi & tu continueras; lorsque nous ne serons

» plus contens nous te renverrons. » Nous supprimons d'autres détails plus désagréables; mais cette anecdote seule peut suffire pour démontrer qu'une liberté extrême rend les meilleures têtes de la nation esclaves.

(2) Nous n'entendons pas dire (par le mot ne subsistoient plus) que ces nations étoient entiérement éteintes; mais seulement qu'elles étoient tellement assujetties, & mêlées avec leurs conquérans, qu'elles ne formoient plus un corps de nation.

(3) Il n'est peut-être point de plus forte preuve de l'identité d'origine des peuples de l'Europe & des habitans de l'Amérique septentrionale que les usages de ces derniers, comparés avec ceux des nations du nord, qui se sont répandues en Europe à différentes époques; même aversion pour la culture des terres, même inclination pour la chasse, même amour de la liberté, même férocité de mœurs : on trouve parmi elles le berceau de nos usages.

Si des nations policées n'avoient pas envoyé des colonies dans la Grece, & si leurs descendans n'en eussent pas envoyé en Sicile, en Italie, à Marseille, il est probable que l'Europe seroit encore éloignée de plusieurs siecles de sa civilisation actuelle, & qu'elle n'auroit encore rien fait pour la découverte & la civilisation de l'Amérique.

(4) L'esprit des loix féodales étouffa nécessairement chez les prélats & les abbés, l'esprit de l'église. Obligés par les loix des fiefs de rendre la justice, & de conduire leurs vassaux à la guerre, les dignités de l'église, indépendamment d'autres causes morales, devoient nécessairement passer sur la tête des hommes accoutumés à guerroyer; aussi voyons-nous que Charlemagne ayant donné de grands fiefs aux évêques sur les frontieres de la Germanie, (soit qu'il les regardât comme moins dangereux pour l'autorité souveraine, soit qu'il les crut plus propres à civiliser les barbares,) il arriva sur la fin de la seconde race que les grands Seigneurs posséderent plusieurs évêchés

& abbayes, sans même entrer dans la cléricature; le désordre des siecles suivans, qui virent des guerriers devenir prélats, & les prélats devenir guerriers, étoit une conséquence nécessaire des usages & des loix de la féodalité, & il eût fallu aux hommes de ces temps-là une vertu plus qu'humaine pour s'élever au-dessus de leurs siecles.

(5) Une des plus dangereuses accusations dans le treizieme & le quatorzieme siecle, étoit l'accusation de sorcellerie; on étoit souvent sorcier malgré soi, & puni comme tel en Angleterre, en France, &c. Sous le regne de Charles IX, on comptoit encore en France plus d'un million de sorciers; engeance qui vit de la simplicité des ignorans, comme les fripons de la bonne foi des gens honnêtes.

(6) Nous ne ferons aucune note sur ce paragraphe & le suivant; les faits sont trop connus & trop humilians pour l'humanité.

(7) Il est connu qu'une immensité d'abbayes renfermoient huit cents religieux & plus; Cluny, Moustier-la-Celle, Cîteaux, &c. en France... Fulde, Saint-Gall, & une infinité d'autres en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, absorboient une partie des serfs. Il y eut des loix, en différens temps, pour défendre leur admission à la cléricature; les Seigneurs ne voyoient qu'avec la plus grande peine que leurs serfs leur échappoient pour entrer dans l'église.

(8) Les duels ont été une conséquence naturelle des combats autorisés par l'antique jurisprudence qui avoit pris elle même son origine dans les usages des nations du nord que César & Tacite nous font connoître; les guerres de l'Amérique septentrionale tenoient au même génie, & à la suite de plusieurs siecles auroient produit les mêmes effets.

(9) Avant que les Arabes eussent apporté en Europe des traités de médecine, les Juifs étoient généralement en possession de l'exercer.

(10) Jusqu'au regne de Louis XV, auquel la France doit la plus grande partie des grands chemins qui

la rendent floriſſante, on n'en avoit pas de meilleurs; dans pluſieurs provinces, que les reſtes des chauſſées romaines.

L'Angleterre & les Pays-Bas ont fait depuis long-temps les plus grands progrès dans cette partie de grande police; l'Eſpagne & le Portugal ſont, pour ainſi dire, encore à commencer; l'Italie & l'Allemagne, quoique plus avancées, ſont encore bien éloignées de la France à cet égard; cette derniere contrée rendra peut-être un jour toute la juſtice qu'elle doit aux vues paternelles (de Louis le Bien-Aimé) dans cette partie.

(11) Il eſt peu d'uſages qui nous rappellent, plus que les foires, la difficulté des communications & la foibleſſe du commerce; beaucoup de négocians & de propriétaires intéreſſés ſe plaignent de leur décadence; elle eſt néanmoins une des grandes preuves des progrès de la civiliſation.

(12) On n'a peut-être jamais porté l'exagération plus loin en écrivant l'hiſtoire que dans tous les objets relatifs à la conquête de l'Amérique; il n'y avoit peut-être pas, dans cette partie du monde, les alimens néceſſaires pour nourrir la moitié des individus que l'on ſuppoſe maſſacrés par les Européens.

(13) Il eſt inconteſtable qu'il eſt venu en Europe une immenſité d'or & d'argent de l'Amérique; mais nous croyons l'exagération ſur cet objet, pour le moins équivalente à celle de la population, & nous ſommes perſuadés qu'en ramaſſant tout l'or & l'argent qu'elle poſſede en numéraire, en bijoux & en vaiſſelle, ils ne ſuffiroient pas pour payer ſes engagemens publics & particuliers.

Il ne faut donc pas, pour en juger, confondre ſes richeſſes métalliques avec ſes richeſſes en circulation; mais comme l'origine de celles-ci dépend en grande partie des premieres, nous ſommes redevables des unes & des autres à la découverte de l'Amérique, qui nous a procuré la réalité & la fiction qui la multiplie.

(14) Les premiers historiens de tous les peuples ont été des poëtes dans un temps où l'on n'écrivoit pas, mais l'on chantoit l'histoire; Homere est indubitablement un de ceux qui a peint le plus exactement les mœurs des peuples qu'il a chantés, quoiqu'il soit probable qu'il a avancé leur civilisation au moins de deux siecles, indépendamment des ornemens & des exagérations que la poésie lui a permis. Nous pouvons néanmoins conclure de la lecture de l'Iliade & de l'Odissée, que les héros de ce temps-là étoient de francs brigands, & qu'avant l'arrivée des colonies Phéniciennes & Egyptiennes, cette Grece si fameuse n'étoit habitée que par des sauvages peu supérieurs à ceux du reste de l'Europe.

(15) L'utilité de la découverte du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance, est peut-être aussi problématique que celle de la découverte de l'Amérique.

(16) On voit dans la comparaison de l'une & de l'autre nation, la différence de la force politique des républiques & des monarchies.

Carthage & Rome ne peuvent servir d'exemples contraires; l'une & l'autre dans leur origine n'eurent à faire que contre d'autres républiques; Rome, renversée par des barbares, n'étoit plus une monarchie, le gouvernement étoit despotique quoiqu'avec un sénat.... La Grece ne connut toutes ses forces que lorsque Philippe & ensuite Alexandre en eurent fait une monarchie; à la mort du dernier, tous les liens qui unissoient le faisceau furent rompus, & toutes les villes, en reprenant l'esprit républicain, perdirent la force de l'union, & devinrent la proie du plus entreprenant ou du plus fort.

(17) Les exagérations que l'on s'est plu à répandre, sur-tout depuis un demi-siecle, contre les ecclésiastiques du Nouveau-Monde, sont encore plus erronées, s'il est possible, que toutes les autres : nous savons que la conduite des réguliers, dans cette partie du monde, n'est pas exempte de blâme, & qu'elle auroit peut-être plus besoin de réforme que dans l'ancien hémisphere,

phere ; mais il est notoire que si les indigenes de l'Amérique conservent encore quelque espece de liberté, ils en sont redevables aux efforts des ecclésiastiques Européens qui ont employé, en leur faveur, toutes les ressources que leurs lumieres & les motifs de la religion ont pu leur fournir auprès des gouvernemens & envers les particuliers.

(18) Passe pour le chanvre ; il vaut bien autant que les terres fournissent du bled ou d'autres denrées que du chanvre, lorsque sur-tout on peut s'en procurer d'ailleurs à moins de frais ; mais à l'égard du fer, il n'y a point de contrées en Europe où il soit plus abondant qu'en France ; la suppression des péages & des droits locaux ; l'exploitation des carrieres de charbon fossile ; une réforme dans les aides relativement aux boissons nécessaires aux ouvriers qui exploitent les mines de fer, délivreroient la France d'un impôt onéreux qu'elle paie aux nations qui lui vendent du fer, & la mettroit dans le cas de soutenir la concurrence en Asie & en Amérique.

(19) Quoique la mollesse soit souvent une suite du luxe, elle n'en est cependant pas une conséquence nécessaire. Agésilas, que personne ne taxera d'un homme de luxe, étant à Ephese avec son armée, fit faire, pendant l'hiver, pour tous ses soldats, des armes magnifiques. Sparte même faisoit grand cas de la sculpture & de l'architecture ; mais avec moins de luxe que les Athéniens, les Spartiates furent bien plus injustes qu'eux à l'égard des Grecs & des Barbares.

Ces preux qui vivoient dans les siecles si vantés par les détracteurs du luxe, se couvroient d'or & d'argent, fruits de leurs exactions sur leurs vassaux.

Il suffira d'ailleurs de renvoyer nos antagonistes sur cet objet au discours prononcé par Tibere dans le sénat, relativement aux loix somptuaires que quelques esprits chagrins vouloient renouveller ; quoique de Tibere ce discours est un des plus précieux monumens de philosophie politique de l'antiquité.

(20) De tous les arts, anéantis par la ſuite de la barbarie des peuples du nord, il n'en eſt point qui eût été plus oublié, plus abandonné que l'architecture navale, & qui ait été plus long-temps à ſe perfectionner.... Que de ſiecles entre la galere d'Hiéron & nos vaiſſeaux à trois ponts!

(21) Jéremie, Ezéchiel, Baruch.

(22) Nous avons penſé que les perſonnes qui pourroient trouver déplacée une citation des prophetes, dans un diſcours académique, voudroient bien lui faire grace en ajoutant celle d'un poëte philoſophe, auſſi ancien qu'Homere, qui fait une profeſſion de foi auſſi authentique, relativement aux décrets de la Divinité.

(23) Si le mot d'orgueil ne paroiſſoit pas conſacré aux diſcours prononcés dans les chaires, nous l'aurions employé; nous avons cru pouvoir lui ſubſtituer une courte périphraſe qui caractériſe une de ſes propriétés ſans exprimer tous les attributs d'une paſſion, ou ſi l'on veut d'un vice, cauſe de tous nos maux.

(24) Tous les peuples qui ont fait le commerce ſe ſont civiliſés en proportion de ſon étendue & de l'urbanité des peuples avec leſquels ils ont traité.... Le commerce doit avoir été auſſi ancien que le monde; du moment qu'il y eut deux hommes, il dut y avoir des échanges, principe de tout commerce.

Nous ſavons que les nations de l'Aſie faiſoient un grand commerce; les Indiens, les Chinois, les Aſſyriens, les Egyptiens, les Phéniciens ſe ſont rendus célebres dans cette partie; le commerce des peuples ſoumis aux Rois de Perſe, dut être immenſe à en juger par le luxe de leur cour. Il dut faire naître & perfectionner tous les arts; les Grecs, qui traiterent ces peuples de barbares, leur durent une partie de leurs lumieres & de leur civiliſation.

L'Italie a dû deux fois la ſienne à ſes liaiſons avec la Grece; la premiere, par les colonies qu'elle envoya ſur ſes côtes; la ſeconde, lorſqu'après les conquêtes des Romains les Grecs firent le commerce

de l'Italie, elle l'a dû une troiſieme fois lorſqu'elle-même a été faire celui de la Grece.

Carthage, colonie des Phéniciens, ne traita qu'avec des nations barbares; elle s'enrichit, mais ne fut pas civiliſée. Si Rome n'eût conquis que les Gaules, Rome & les Gaules ſeroient reſtées barbares.

(25) L'Eſpagne feroit peut-être la plus belle opération politique en cédant à la France la partie qu'elle poſſede de l'iſle Saint-Domingue; elle acquerroit des défenſeurs qui ne lui coûteroient rien; fortifieroit la population de Cuba de celle qu'elle retireroit de ſa ceſſion, ſeroit plus en état de réſiſter aux forces de la Jamaïque, qui elle-même ſeroit une balance utile dans des événemens que toute la prudence des hommes ne peut prévoir.

Mais de tous les arrangemens politiques, il n'y en auroit peut-être pas de plus utile que la rétroceſſion de la Louyſiane pour ſervir de barriere à une nation qui ne peut tarder à être entreprenante.

(26) Godolias, capitaine des gardes du Roi Sédécias, étoit Ethiopien.

(27) Ce n'eſt qu'avec des nations riches, ſoit en denrées, ſoit en manufactures, qu'une nation commerçante peut gagner; s'il étoit poſſible que cette nation pût vendre aux autres tous les ouvrages d'induſtrie ou la majeure pattie de leurs denrées, elle abſorberoit néceſſairement tout leur numéraire; les autres nations finiroient par n'avoir plus d'objets d'échange à donner: alors le commerce ceſſeroit, ou, ce qui arrive ſouvent aux villes de manufactures, la nation vendante perdroit en banqueroute ce qu'elle auroit gagné précédemment, elle ne vendroit plus, elle donneroit, & un commerce de ce genre ne pourroit ſe ſoutenir long-temps.

(28) Si la civiliſation continue à ſe perfectionner en Europe, on aura peine à croire que dans un royaume policé qui fait un grand commerce, & dont le peuple doit une partie de [illegible] ſubſiſtance à ſes manufactures, il ne fût pas permis d'expédier ſes marchan-

difes à l'étranger en tout temps; on ne croira pas, difons-nous, qu'à toute autre époque, qu'à certaines foires, il fallût payer des droits pour enrichir le royaume. On comprendra bien moins encore que, dans les douanes intérieures du royaume, le négociant fût obligé de déclarer le nombre, poids & qualité des marchandifes contenues dans les caiffes ou balles qui lui font adreffées avant d'avoir pu les ouvrir & les vérifier; de maniere que, fi le négociant déclare plus, on lui fait payer l'excédent imaginaire de fa déclaration; & s'il déclare moins, il eft mis à l'amende & toute la balle faifie.

croira pas,
'à certaines
enrichir le
ncore que,
e négociant
qualité des
ı balles qui
ıvrir & les
éclare plus,
e sa décla-
l'amende &